

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
 Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75

N<sup>o</sup> 381. Vol. XV. — SAMEDI 45 JUIN 4850.  
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — La déportation. — Les bibliothèques communales. — Courrier de Paris. — Visite aux ateliers (2<sup>e</sup> article), les peintres de décorateurs. — Chronique musicale. — Journal d'un cabotinois. — Physiologie de la Bohême. — R-vue des poésies nouvelles. — Voyage illustré dans les cinq parties du monde. — Journal et correspondance de Samuel Pepps. — Bibliographie. — Expériences sur l'électricité animale.  
 Gravures. Portrait du général Lopez, chef de l'expédition contre Cuba; Armes de l'expédition. — Le Prinsamps, grand dessin allégorique. — Atelier des peintres décorateurs, grand dessin. — Journal d'un colon : Le Matin, le dimanche; Le Matin dans la soirée; Le Matin chez la Mahométasse; L'Espagnol le dimanche; L'Espagnol dans la semaine; Promena les nocturnes; Les Arabes manoeuvres; Les Nègres. — Voyage illustré, 6 grav. — Electricité animale, 2 grav. — Rebus

### Histoire de la semaine.

Nous avons reçu cette semaine de New-York deux dessins qu'on croyait destinés à illustrer le récit d'une victoire : le portrait du général Lopez, chef de l'expédition contre Cuba, et les armes de l'expédition (arms of free Cuba). Ces dessins n'accompagneront que la nouvelle de la déroute la plus complète. « Un drame de théâtre, dit le *Courrier des Etats-Unis*, n'a pas de péripéties plus promptes ni plus imprévues que la folle et coupable entreprise du général Lopez; et par une fortune sinistrière, la vapeur et le télégraphe semblent, cette fois, conspirer ensemble pour épargner à la curiosité publique l'impitoyance de l'attente.

» Vendredi (c'est le numéro du 28 mai qui parle), le débarquement annoncé des aventuriers à Cardenas arrive

comme un coup de foudre. Déjà les uns voient les envahisseurs victorieux et l'île de Cuba soulevée; les autres, plus sages, s'allègent à l'avance des catastrophes qui leur semblent imminentes; mais vingt-quatre heures ne se sont pas écoulées, qu'un autre nouvelle vient souffler sur les rêves aussi bien que sur les appréhensions. Les agresseurs sont en fuite, et le général Lopez est de retour aux Etats-Unis. »  
 Le général Lopez, après avoir débarqué à Cardenas, avait éprouvé une vive résistance. La garnison peu nombreuse qui défendait cette ville s'était retranchée dans le palais du gouverneur, et ne se rendit que lorsque les envahisseurs eurent incendié le palais. Les prisonniers que Lopez avait mis en liberté refusèrent de se joindre au corps expéditionnaire. La population paraissait fort peu disposée à appuyer un mouvement insurrectionnel. Des courriers avaient été dépêchés en toute hâte pour demander de prompts secours.

Cardenas est resté pendant seize heures au pouvoir de Lopez. Des troupes arrivèrent successivement de Matanzas. Deux cents lanciers à cheval commencent le feu et se battent pendant une heure. Les envahisseurs perdirent trente hommes, tués ou blessés; les lanciers furent tous tués, excepté douze. Mais des renforts arrivèrent enfin, et les soldats de Lopez furent obligés de battre en retraite. Ils ne cassèrent cependant de combattre, et gagnèrent en bon ordre le steamer le *Créole*, sur lequel ils se rembarquèrent, laissant à la merci des Espagnols quelques blessés et un certain nombre d'hommes qui avaient été détachés pour rompre le chemin de fer.

Le général Lopez rendit alors la liberté au gouverneur de

Cardenas et à deux officiers qu'il avait faits prisonniers, en les priant d'intercéder pour les malheureux qu'il était forcé d'abandonner à Cuba. Le *Créole* partit immédiatement; poursuivi de près par le steamer de guerre espagnol *Pizarro*, il parvint à s'échapper et arriva à Key-West, où il laissa le corps expéditionnaire et continua sa route vers Savannah, où le général en chef Lopez fut débarqué.

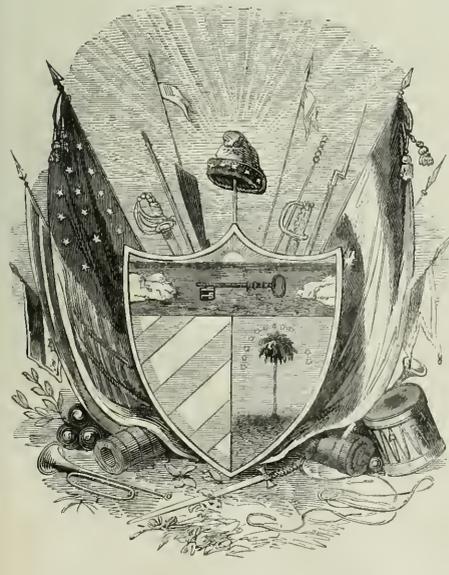
A son arrivée à Savannah, le général Lopez et son aide-camp Sanchez Isnaga ont été arrêtés par le maréchal des Etats-Unis, d'après un ordre du président Taylor; mais ils ont été bientôt rendus à la liberté.

Une foule immense les a accompagnés jusqu'à leur logement avec des cris d'enthousiasme. Le général Lopez a été obligé de se présenter au peuple et de lui adresser une allocution qu'il a terminée en déclarant que rien ne lui ferait abandonner le projet de rendre l'île de Cuba indépendante. Ces paroles ont été couvertes par de nombreux applaudissements.

Les officiers de la douane ont saisi le *Créole*, pour contravention aux lois fiscales. Le général Lopez a l'intention de se rendre à la Nouvelle-Orléans.

Ce qui est relatif au général Lopez et à sa bande est à peu près complet dans le récit des journaux américains; mais on ignore presque absolument le sort de cinq ou six navires qui sont partis de la Nouvelle-Orléans ou des autres ports des Etats Unis pour s'associer à cette entreprise. On n'a de détails jusqu'ici que par les fugitifs de l'expédition, et l'on sait seulement que les prisonniers ont été conduits à la Havane. L'échec du général Lopez, en redoublant l'énergie et la confiance des autorités espagnoles de Cuba, en stimulant leur activité et leur surveillance, en exaltant la résolution des troupes qui ont réprimé la première tentative d'envahissement à Cardenas, rendent toute entreprise nouvelle impossible et absurde; sans compter que le gouvernement fédéral des Etats-Unis, qu'on accuse, à tort sans doute, d'avoir fait semblant d'ignorer les préparatifs de la première expédition, ne pouvant plus maintenant prétexter l'ignorance, mis en demeure, au surplus, par les réclamations des autorités espagnoles et par l'opinion du monde entier, ne peut laisser le champ libre chez lui aux manœuvres qui auraient pour but une nouvelle agression.

Cet événement a causé aux Etats-Unis une émotion qui absorbait, au départ des dernières nouvelles, l'intérêt de la question du compromis entre les Etats à esclaves et les Etats du Nord. La solution de cette question est rendue plus pressante, comme on sait, par l'état de la Californie, qui s'irrite des retards apportés à son entrée dans la Confédération et qui agit en ce moment la question d'indépendance. Le produit des mines est toujours le sujet des plus merveilleux récits; mais il est arrivé à San Francisco une telle



Armes projetées pour l'île de Cuba après son affranchissement.



Le général Narciso Lopez, chef de l'expédition contre Cuba.

quantité de bâtiments de toutes les parties du monde pour l'approvisionnement des chercheurs d'or, que cette spéculation est devenue ruineuse.

— L'Assemblée nationale a voté cette semaine (6 juin) la loi sur les clubs après une discussion qui a rempli une séance entière et dont il n'est pas sorti un trait de plume ni d'éloquence. On sait qu'à l'heure de la loi du 19 juin 1839 autorisant le gouvernement à interdire pendant une année les clubs et autres réunions qui paraissent avoir un caractère inquiétant pour l'ordre public. La loi nouvelle proroge cette faculté d'une année en étendant aux réunions électorales, 469 voix se sont prononcées pour l'adoption, 491 ont voté pour le rejet.

La troisième lecture du projet de loi de déportation n'a donné lieu qu'à la répétition des mêmes arguments et des récriminations connues, avec le même cours de géographie et d'éthnographie sur les Marquises, dont les uns font un paradis et les autres un cimetière. Les sept premiers articles ont été votés dans cette séance. Le huitième, dont la commission demandait la suppression, afin de laisser au gouvernement le pouvoir d'appliquer la loi par rétroactivité, a été maintenu par 329 voix contre 313.

Lundi (10 juin) a commencé la discussion du projet de loi sur les caisses de retraite, qui a également rempli la séance du lendemain; le projet n'a été voté que mercredi l'Assemblée, comme il arrive, n'a pris qu'un intérêt assez froid à cette délibération qui s'agitait entre des hommes pratiques, ou la déclamation n'avait guère sa place, quoiqu'elle n'y ait pas manqué absolument. L'intérêt de cette discussion portait sur la question de savoir si l'Etat concourra par des primes à l'encouragement des dépôts à la caisse. La première épreuve a refusé ce concours sans lequel la loi paraît n'avoir aucune chance de répondre à l'utilité que ses promoteurs en attendaient. L'Assemblée s'est divisée en deux camps de partisans et de désavoués à l'instigation de l'autre opinion, sans compter qu'un grand nombre de représentants se sont abstenus. Au reste nous n'en sommes qu'à la première lecture; nous y reviendrons encore deux fois.

L'Assemblée a ensuite adopté sans débat le projet relatif à l'achèvement du tombeau de l'Empereur aux Invalides. Ce projet, dont on avait longtemps à l'avance entretenu le public pour l'intéresser à la question rétrospective, a été le sujet d'un rapport présenté par M. de Larochefoucauld avec un grand ménagement des personnes qu'on avait voulu compromettre, et concluant, en définitive, à la responsabilité morale de ces personnes pour ne s'être pas renfermées dans les crédits votés par les chambres, mais les déchargeant de toute responsabilité civile à raison de l'emploi abusif de ces crédits.

Notre semaine parlementaire s'arrête à la discussion concernant le projet des récompenses à accorder aux victimes des journées de février. Nous avons plus d'une fois dans ce recueil exprimé notre sentiment sur le mauvais effet de ces primes offertes à toutes les révoltes. La curée qui suit toutes les révolutions nous a toujours paru diminuer la valeur des dévouements, et nous avions éprouvé ce dégoût longtemps avant la révolution de février. Mais il faut dire, comme exemple est souvent venu de haut, et qu'il y a peu d'acteurs politiques aujourd'hui qui aient, et qu'il y a peu de citoyens qui ne se passe à cet égard, et que nous nous venons le garder, quelle que soit notre opinion sur la légitimité ou l'illicéité des révolutions, la part que nous y prendrions, ou nos vœux pour la triompher ou la défaite.

Les bureaux de l'Assemblée ont nommé la commission chargée d'examiner le projet de loi qui propose de porter à 3 millions les frais de représentation du président de la République. Nous aurions attendu la discussion pour parler de nouveau de ce projet, s'il n'avait été et s'il n'était encore en ce moment le sujet de toutes sortes de commentaires dans la presse et dans le public. La commission nommée ne paraît pas entièrement favorable; les uns repoussent absolument la demande, les autres la marchandent; les trois-èmes l'accordent par prudence, tout la condamnant comme goût et comme convenance; mais la loi sera votée, et ce ne sera plus que la question ordinaire de savoir si ce qu'on reçoit est l'équivalent de ce qu'on a livré. Il faudrait craindre qu'il y ait dans le marché un peu de l'étonnante des fils de famille qui signent une lettre de change de mille francs pour se procurer un écu.

— Nous sommes publier la relation de l'inauguration du chemin de fer de Saint-Quentin, qui a eu lieu dimanche dernier, et dont nous avions donné le programme dès le samedi. Mais nous voilà si loin de l'événement, que notre récit ressemblerait renouvelé des Grecs; la fête, d'ailleurs, s'est passée suivant le programme, et les gravures avaient parfaitement traduit l'effet de la décoration. M. le président de la République assistait officiellement à l'inauguration, et ses discours ont été recueillis avec l'idée d'y trouver quelque allusion aux circonstances actuelles. Les allusions s'y trouvent-elles? Cela dépend d'un mot qui avait été omis comme pléonasme ou supprimé avec intention. Voilà un grand sujet de réflexion. Quant aux autres détails de ce voyage officiel, on y a cherché également le secret des sentiments de la population, et voici ce qu'on a découvert. On a crié vive la République, pour faire plaisir au National; vive Napoléon, pour faire une politesse au Président, et vive l'Empereur, pour donner une occasion de triomphe au Constitutionnel. Et ce qu'il y a de plus piquant, c'est que le Journal des Débats trouve que ce cri de vive l'Empereur est doux à l'oreille et le venge de la République.

— M. Thiers est parti pour visiter le roi Louis-Philippe, dont les dernières nouvelles annonçaient l'état de santé comme empiré. Ce voyage a donné matière à quelques suppositions, dont la plus naturelle et la plus simple est que M. Thiers remplissait un devoir d'affection et de reconnaissance, et peut-être va au-devant d'une occasion suprême de réconci-

liation et de pardon. Le silence gardé jusqu'ici par le Journal des Débats sur le voyage de M. Thiers et sur ses causes a accablé les autres suppositions. M. Thiers serait-il appelé de préférence à M. Guizot pour recueillir les dernières instructions du roi?

— Rien d'important aux nouvelles étrangères. Les élections en Belgique sont favorables au parti libéral. On parle d'une nouvelle tentative d'insurrection en Sicile réprimée aussitôt que déclarée. Le roi de Prusse est entièrement guéri; le gouvernement prussien continue ses armements.

### La Déportation.

Aujourd'hui que la peine de la déportation, bien qu'inscrite dans notre Code mais jusqu'ici sans exécution, semble vouloir prendre rang dans le système pénal de la France, et que l'on vient de faire choix d'une colonie lointaine pour y envoyer ceux qui seront désormais soumis à cette pénalité nouvelle, il n'est peut-être pas hors de propos de consacrer quelques lignes à ce sujet, et de faire connaître moins encore la contrée choisie pour en faire un lieu de déportation, que les résultats fournis par l'étude des faits et l'expérience du passé en vue des intérêts du pays et de la moralisation des condamnés.

La peine de la déportation existe depuis soixante ans environ dans notre système pénal. Elle consistait (art. 47 du Code) à être transporté et à demeurer à perpétuité dans un lieu déterminé par la loi hors du territoire continental. Toutefois, comme à cette époque, pas plus qu'aujourd'hui, il n'y avait de lieu de déportation, la loi a déclaré, dans un paragraphe IV, que tant que ce lieu spécial de déportation ne serait pas établi, ou lorsque les communications seraient interrompues entre le lieu de la déportation et la métropole, le condamné subirait à perpétuité la peine de la détention.

La déportation était usitée chez les Romains; mais chez eux c'était plutôt un bannissement, sans aucune des conséquences que cette peine entraîne toujours chez nous. Seulement, le condamné perdait ses droits de cité et de famille. En Russie, la déportation a été généralement substituée à la peine de mort, abolie, sauf de rares exceptions, depuis le règne d'Elisabeth. En France enfin, où elle était inconnue anciennement, elle fut introduite dans la législation criminelle par le Code pénal du 25 septembre 1791. Elle a été conservée et même, on peut le dire, continuée dans le Code pénal qui nous régit aujourd'hui. On l'a surtout employée depuis quelques années à punir certains crimes politiques.

Elle était substituée à la peine de mort qu'aurait encourue un individu reconnu coupable de crime contre la sûreté de l'Etat, lorsque le jury avait déclaré l'existence de circonstances atténuantes.

Nous ne parlerons pas ici de la déportation politique, dont il fut arbitrairement usé par les partis, et qui fut un mode de proscription. L'historien a gardé le nom des déportés de fructidor à Synarary. Aussi nous occuperons-nous ici de la déportation en général, qu'elle ait pour cause les crimes politiques ou les crimes ordinaires.

Le lieu choisi pour la déportation des condamnés qui méritent cette peine a été l'objet de beaucoup de controverses au sein de la commission chargée d'élaborer le projet. Le gouvernement avait proposé la citadelle de Zaoudi et l'île de Pamanzi dans l'Océan Indien.

Les îlots de Pamanzi et de Zaoudi, dépendances de l'île Mayotte, sont le siège de l'administration française. Zaoudi, située à un quart de lieue de l'île principale, n'est entourée par la mer que pendant la marée haute; à la marée basse, la mer découvre une langue de sable qui unit Zaoudi à un autre îlot nommé Pamanzi. Zaoudi devient alors une presqu'île. La température moyenne de l'année y est de 27° 20' au thermomètre centigrade, et pendant la saison des plus fortes chaleurs elle ne dépasse jamais 34 degrés.

D'après tous les témoignages, notamment ceux qui émanent des officiers de la marine militaire et de la marine du commerce qui ont séjourné dans ces parages, le climat y est salubre, et la terre continuelement fraîche par les brises de mer. Les maladies dont on a parlé, principalement les fièvres, n'y sont qu'accidentelles et n'ont aucun caractère de malignité.

Aujourd'hui l'Assemblée, après avoir hésité entre la position que nous venons d'indiquer, l'île de Weithabu et la Guyane s'est décidée pour l'île de Weithabu et pour celle de Neukaba dans l'archipel des Marquises. Si nous nous considérons que la peine en elle-même, nous serions plutôt, malgré la tristesse du séjour de Zaoudi, de l'avis du gouvernement; mais si nous réfléchissons à ses intérêts, ou plutôt à l'intérêt public, nous sommes forcés de partager l'avis de la commission.

Dans l'archipel des Marquises, le sol est propre, par sa nature et son incroyable fécondité, à la culture des productions des trois parties du monde comprises dans la zone intertropicale. Ainsi toutes les espèces du grand archipel d'Asie, les cafés de l'Arabie, les plantes et les bois de teinture de l'Amérique y réussissent admirablement, et donnent des résultats comparables à ceux qu'on obtient dans les contrées précieuses qui ont été extraites de ces îles et naturalisées ailleurs, telles que la canne à sucre, indigène de Taïti, et l'arbre à pain, produit aujourd'hui dans les deux hémisphères. Les productions sous-marines végétales dans ces parages, exploitées avec intelligence, forment une branche considérable d'exportation en Chine et en Europe.

D'un autre côté, les Polynésiens sont doués d'une extrême sagacité pour concevoir et d'une adresse non moins grande pour appliquer tous les procédés de nos arts et métiers. Ce peuple est marin par habitude, par nécessité. Les manœuvres de nos vaisseaux, quoique si différentes de celles de leurs prédecesseurs, sont bientôt comprises de ces hommes dont le mer est l'élément; ils y reconnaissent à l'instant la perfectionnement des procédés incomplets que leur a enseignés

leur expérience. Tous les navigateurs qui ont eu recours à leur assistance ont eu à s'en féliciter. Aujourd'hui, aucun n'hésite à les employer comme auxiliaires utiles dans de lointaines expéditions. Des matelots de l'archipel de Hawaï s'engagent volontairement sur les navires baleiniers, et sur ceux qui se rendent en Australie et même en Chine. Les bâtiments construits à Honolulu témoignent de leur capacité et des progrès qu'ils ont pu de temps l'art de la construction.

Cette position est d'autant plus importante pour l'avenir, que ces îles doivent avoir des relations indispensables avec l'Amérique méridionale, l'Amérique centrale et le nord-ouest du continent, c'est-à-dire depuis le cap Horn jusqu'à la mer Behring. Il est, de plus, facile de reconnaître, tous les avantages du commerce avec la Chine par le Grand Océan, par l'épave qui fait le capitaine Havel, des ressources abondantes et variées qu'offrent les échelles qu'il a parcourues depuis Valparaiso jusqu'à Nooka-Sound sur une étendue de près de 2 000 lieues, avantages constatés dès 1785 par les Anglais du Bengale. Ce n'est que par cette voie que les Européens peuvent faire un commerce régulier d'échange dont la balance leur soit avantageuse.

Nos îles Marquises et celles de la Société, distantes de 30 degrés du groupe des Sandwich, sont appelées à partager la prospérité de cet archipel, à la possession duquel nos rivaux, les Anglais, n'ont jamais renoncé. Toutes les nations commerçantes y ont des factoreries que dirigent des consuls accrédités. Honolulu est l'entrepôt entre l'Amérique et la Chine. C'est la aussi que sont envoyées toutes les marchandises européennes destinées à la consommation des peuples américains pour lesquelles elles sont devenues un besoin. C'est d'Honolulu que des bâtiments, construits sur ces chantiers et montés la plupart du temps par les matelots, cinglent de l'est à l'ouest vers leurs destinations. La France est appelée à partager cet état de prospérité. Si ses possessions sont plus éloignées que les Sandwich de la côte du nord-ouest et de la Californie, elles sont plus rapprochées de l'Amérique centrale, du Pérou et du Chili, de cette partie du continent qui est appelée prochainement aux plus brillantes destinées, quel que soit le point où l'on ouvre un jour le canal de jonction entre les deux mers. Elles sont plus à portée de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie; elles font partie de la grande chaîne des archipels des Navigateurs compris entre le tropique du Capricorne et le ligne. Un chemin qui irait par le lac de Nicaragua, en évitant de doubler le cap Horn, en ouvrirait une économie de 80 degrés ou 2 000 lieues, et rapprocherait singulièrement la France de ses nouvelles colonies. Il ne resterait plus qu'à nous créer dans cette partie du monde un lieu de ravitaillement, d'abri et de remorque pour nos navires.

Nous avons un traité de commerce avec le roi des îles Wallis, qui avoisinent nos possessions océaniques; nos marchands n'y peuvent payer à l'entrée un droit de plus de 2 pour 100 *ad valorem*, et aucun droit de tonnage n'y est exigé de nos navires. C'est un moyen auxiliaire d'y populariser le pavillon français et d'identifier nos intérêts avec ceux de ces peuples encore vœux.

D'après l'espèce que nous venons de faire, il n'est donc pas étonnant que l'Assemblée législative ait désigné les îles Marquises comme le lieu où, dans l'avenir, sera subie la peine de la déportation, qui, si elle prend rang dans notre système général de pénalité, sera bientôt appliquée, non-seulement aux crimes politiques, mais à tous ceux qui s'exécutent aujourd'hui dans les bagnes et les maisons centrales. On sait quel parti l'Angleterre a tiré de ses colonies pénales, et quel développement considérable ont pris dans ces derniers temps ces établissements lointains, qui, dès le principe, n'avaient eu pour fondateurs que des hommes qui avaient parcouru tous les degrés du crime; mais ici encore, profitez des expériences de nos voisins, et commençons par où ils ont fini, et pour terminer, rappelons, en peu de mots, le système employé par l'Angleterre pour moraliser les condamnés, et en même temps pour apporter dans ses colonies pénales des éléments à la fois moins impurs et moins dangereux que par le passé.

Aujourd'hui, en Angleterre, le criminel condamné à la déportation est préalablement enfermé, soit dans la prison cellulaire de Pentonville, soit dans une prison cellulaire de comté partout où il en existe, pour un espace de temps qui ne peut, dans aucun cas, dépasser quinze mois. Pendant ce temps d'épreuves pour ainsi dire, il est rigoureusement surveillé, et l'on n'oublie aucun moyen capable de l'amender et de lui inspirer le repentir de sa vie passée, puis ensuite il est dirigé sur la colonie pénale. Jusqu'à présent du moins, cette expérience a produit les plus heureux résultats. Pendant la traversée, quelques hommes sulsent pour maintenir l'ordre à bord, et il est désormais inutile de faire accompagner les navires de forces dont on n'était que trop souvent obligé de requérir l'emploi. A leur arrivée dans le comté de Pentonville, les criminels qui avaient passé par la prison de Pentonville se sont fait remarquer par leur bonne conduite, et se distinguent en cela sensiblement des anciens convicts.

Intilite de dire que les déportés, dans la colonie sous la surveillance de leur peine, s'y adonnent à l'industrie, au commerce, à certaines professions, mais ne peuvent rentrer dans leur patrie. C'est une disposition analogue que nous voudrions voir appliquée à ces hommes que renferme aujourd'hui nos bagnes; ce serait assurément la meilleure solution de la question des recidives; ce serait en outre une sécurité immense pour la société, qui, débarrassée des craintes légitimes que lui inspirent à chaque instant les condamnés libérés, qui, la plupart, ne rentrent dans son sein que pour s'y livrer à de nouveaux forfaits, et y tenir école de crimes et de perversité, pourrait désormais employer ses forces et son activité, non plus à se défendre, comme aujourd'hui, contre des individus qui ne justifient que trop ses craintes, mais à les moraliser, à améliorer peu à peu leur sort à mesure qu'ils rentreraient dans une vie plus régulière, et à faire ultérieu-

ment servir, dans l'intérêt de la métropole, de sa puissance et de l'extension de ses relations, des forces qui jusque-là n'avaient été dirigées que contre elle.

La loi nouvelle établit deux degrés de déportation, et de plus elle a disposé qu'elle ne serait applicable qu'aux crimes commis postérieurement à sa promulgation.

### Les Bibliothèques communales.

Nous disions, il y a huit jours, que le moment approchait de l'attention publique, revenue des terreurs du passé, tournée maintenant vers l'avenir, se montrerait, par souvenir et par prévoyance, favorable aux projets d'amélioration intellectuelle des populations laborieuses. Nous le disions en appelant nos propres efforts pour accrédir l'idée de la propagation des livres utiles par la fondation de bibliothèques communales; nous le disions à l'occasion d'un prospectus dont nous allons encore parler en répondant à une lettre que M. le duc de Doudeauville nous a fait l'honneur de nous écrire :

« Paris, le 10 juin 1850.

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« Dans un moment où les doctrines les plus criminelles sont répandues avec tant d'audace, il est d'un bon citoyen, d'un cœur épris à ses semblables, de chercher à les éclairer.

« Le bonheur et les vœux des peuples dépendent de la route qu'on fait arriver jusqu'à eux.

« C'est dans ce but, et guidés par cette unique pensée que nous sommes associés à l'œuvre des Bibliothèques communales.

« Nous avons regardé comme un devoir d'imprimer à cette œuvre une bonne direction, de demander quelques rectifications, d'exiger toutes les garanties morales et religieuses, de soumettre l'examen des livres à une appréciation non suspecte; et je suis à la vérité de dire que M. Radu s'est soumis avec empressement à toutes les observations qui lui ont été faites.

« J'avoue, Monsieur le rédacteur, que je ne comprends pas le but de la lettre que vous adressez à ceux qui, sans aucun intérêt personnel et dans un but purement utile, ont patronné cette œuvre.

« Je compte sur votre loyauté comme sur votre obligeance, pour réserver dans le numéro de samedi prochain une place à la réponse.

« Recevez, Monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments empressés.

« LA ROCHEFOUCAULT, DUC DE DOUDEAUVILLE. »

Paris, le 11 juin 1850.

MONSIEUR LE DUC,

En signalant comme nous l'avons fait, dans *l'Illustration*, l'entreprise de M. Radu, nous n'avons point, à Dieu ne plaise, émis de pareils projets. Nous raisonnons sur un prospectus qui ne nous a point semblé présenter un plan sérieux, réfléchi, digne d'une haute protection qui le recommanda.

Vous voulez bien l'avouer vous-même en exprimant la nécessité de soumettre ce plan à un nouvel examen. Nous désirons sincèrement que les rectifications annoncées corrigent le projet de M. Radu, non-seulement pour le choix des ouvrages à composer, mais aussi pour le choix des auteurs.

Puisque M. Radu paraît ne pas croire que les meilleurs ouvrages, dans toutes les branches et à tous les degrés de l'instruction primaire, existent dans le commerce de la librairie, il sera bien permis de comparer les livres de sa composition à ceux que M. Radu ne connaît pas ou qu'il juge insuffisants. C'est ce que nous ferons, Monsieur le duc, avec le plus entier respect pour ses protecteurs, avec la plus grande liberté envers l'entreprise, et le désir non moins grand de défendre la considération et les intérêts des écrivains et des libraires qui ont consacré leurs veaux et risqué leur fortune au service de l'enseignement populaire.

La lettre à laquelle nous avons l'honneur de répondre, Monsieur le duc, ne touche pas tous les points sur lesquels nous avons provoqué l'attention et la prudence des patrons de l'œuvre de M. Radu. Nous n'ajoutons rien aujourd'hui, nous réservant toutefois de juger les suites de l'opération selon ses preuves et sa expérience.

Agrez, Monsieur le duc, l'hommage de nos sentiments respectueux.

L'ILLUSTRATION.

Nous aurons bientôt des nouvelles intéressantes à donner de ce mouvement qui se manifeste par des signes plus éloignés que les circulaires de M. Radu. Tandis que nous imprimons nos données sur la compétence littéraire et scientifique de Directeur philanthrope, sur les combinaisons financières de son œuvre, d'autres fondent la propagande morale et intellectuelle sur divers points de la France en consacrant leur action dans la limite des intérêts sensibles entre des populations vouées, par les circonstances matérielles ou économiques, aux mêmes genres de productions, aux mêmes procédés de culture, et par conséquent à des mêmes besoins d'instruction. Telle est l'*Union agricole du sud-est de la France*, association des comices et des cultivateurs du bassin du Rhône, dont l'institution annonce une intelligence sérieuse de la question, un dévouement sincère à l'œuvre d'amélioration qu'elle se propose, nous suivrons ses travaux et ses succès avec un intérêt d'autant plus grand que ses statuts nous semblent faits pour servir de modèle aux associations analogues qui sont à la ville de naitre sous toutes les zones agricoles et industrielles de la France, avec une agence centrale à Paris.

Nous ne citons que pour mémoire, aujourd'hui, un excellent recueil hebdomadaire qui vient d'être fondé sous le titre de *Conservatoire des Arts et Métiers*, par M. Mathias, éditeur des Bibliothèques scientifiques-industrielles, et qui répond, pour une partie de l'enseignement populaire, à l'idée des bibliothèques communales. Nous ne signalons également en passant l'établissement d'un *Athénée populaire* à Marseille, dont M. A. Seligmann, l'un des fondateurs, nous fait connaître l'objet et l'heureuse réussite. Nous y reviendrons.

— Enfin, nous croyons satisfaire ce besoin universel de propagande utile en annonçant l'achèvement, à la librairie de nos éditeurs, d'une publication qui est à elle seule toute une petite bibliothèque : *INSTRUCTION POUR LE PEUPLE*, cent traités sur les connaissances les plus indispensables.

### Courrier de Paris.

C'est en vain que dans ces derniers jours les parleurs d'office de la chronique ou du feuilleton se sont évertués à faire un peu de bruit autour de quelques aventures connues, impossibles d'en faire des événements. Est-ce que le Parisien perdrait le goût des représentations extraordinaires? On ne sait plus qu'inventer pour l'émouvoir un peu. Figurez-vous qu'un homme de bien, M. de Talaru, vient de mourir, un original qui laisse sa fortune aux pauvres, de sorte que c'est une bonne action qui ressemble fort à une épigramme contre nos usages. Ordinairement les testaments n'enrichissent que les riches. La philanthropie de ce noble donateur ne fut pas seulement posthume, et il cherchait volontiers l'occasion de l'exercer de son vivant. Il a réalisé le vœu de Henri IV; dans ses nombreux domaines, chaque paysan mettait la *poêle au pot* le dimanche. M. de Talaru était l'ami et le cousin d'un autre homme de bien, l'illustre Montyon, si magnifique par codécile, et comme il s'étonnait un jour de la parcimonie de cet homme vertueux : « Vous verrez, lui fut-il répondu, comme je suis philanthrope dans mon testament. » Du reste, à l'exemple de tant de millionnaires fantasques, M. de Talaru n'a pas dépouillé sa famille au profit des dames ou des demoiselles de Paris, il a doté de véritables rosières et oublié tout net l'Académie.

Si notre Parisien était toujours, est-ce l'Académie qui secouera sa léthargie? On ne parlait plus des *quarante*, lorsqu'en leur honneur un officier a coupé la queue du chien d'Alciabade; il s'agit, comme vous voyez, de l'indiscret pigeon qui, au beau milieu de la dernière séance, est venu se percher sur la tête olympienne de M. de Salvandy. Oh! les jolies pattes blanches et le charmant bec rose! Aussitôt la séance est interrompue; cependant la question qui s'agitait est grave : à qui décerner la fameuse couronne de dix mille francs? Le banc universitaire vante les beautés de la *file d'Eschyle*, les politiques font des vœux pour *César* et son testament, pendant que *Gabrielle* est chaudement appuyée par les moralistes. Allons, messieurs, finissez-en, et prenez votre ours; mais l'Académie aime mieux jouer à pigeon vole, passe-temps tout aussi innocent que celui de couronner des tragédies.

Dans une enceinte voisine, autre queue coupée, la queue de la proposition Rémyly, nos Alciabades de la grande et de la petite propriété gâderont leurs chiens intacts. Une fois pour toutes, le lévrier ou le king-Charles échappe à la taxe comme le simple barbet. La proposition est rentrée au chenil pour n'en plus sortir; en l'enfermant, on ne lui a pas ménagé les coups de patte. Les pauvres quatrupèdes, relâchés de la chaîne à la montagne, étaient criblés des pointes du quolibet, c'était une véritable chasse. Citoyens, disait la gauche, affranchissez les caniches. — Du tout, répondait la droite, nous ne ferons rien pour les meutes ou l'émeute. — Du moins vous respecterez les chiens savants. — On leur délivrera un diplôme. — Si l'humanité a eu le dessus dans cette circonstance, il faut attribuer ce résultat aux arguments des vieux limiers de la politique de compression. Ils ont compris qu'établir un impôt sur les chiens, c'était donner aux trois millions d'électeurs rayés du suffrage universel le moyen d'y rentrer. La taxe de l'animal ressuscitait la cote personnelle de son propriétaire et lui rendait son droit d'électeur. C'était un moyen détourné de justifier le domicile.

En résumé, l'heure présente est assez maussade, et ce n'est pas la question de dotation qui l'éclairera. Paris s'ennuie dans Paris. Les étrangers y arrivent, mais les indigènes se disent comme le trappeur : Frères, il faut... partir. Cela s'entend des beaux, pour qui le séjour de la capitale est insupportable pendant l'été. On y compte toutes sortes de beaux, dont quelques-uns sont fort laids; il y a ceux du sport et de la bourse, les beaux de la politique et les beaux du théâtre. L'émigration commence toujours par ces derniers; j'ai vu, ils s'en vont colporter leurs grâces aux eaux de la province ou de l'étranger. Cette adoption de la vie thermale, ils la motivent par toutes sortes de prétextes : la santé, la mode, un caprice, ou quelquefois une passion boueuse ou malheureuse, plus souvent heureuse et il est rare qu'ils avouent leur véritable motif : l'économie.

Les voyages d'aujourd'hui ne sont plus ruineux pour personne; combien de gens, au contraire, dont un séjour en province ou à l'étranger a rétabli les affaires. Qu'est-ce que Spa, Ems et Hombourg, sinon des caravansérails plus ou moins élégants, où l'on peut vivre au rabais et comme dans les tables d'hôte de la capitale, à tant par tête? Le beau qui sait résister aux sollicitations de la bouillotte et du lasquet, s'y voit à l'abri des séductions ruineuses de la capitale. Il en retrouve les distractions au meilleur marché possible : bals, concerts, spectacles, chevaux et gibier, tout cela est compris dans le prix de la pension. Il ne saurait se ruiner en bouquets et en primeurs; là-bas, madame Prevost, c'est la première bergère venue qui l'approvisionnera de fleurs fraîches comme ses joues, on ne connaît pas d'autre Chevet dans ces parages que le cuisinier de l'établissement. Il n'y a point d'autres perles que les gouttes de rosée, et d'autres rubis que ceux de la voûte céleste; ça n'est pas cher, et on peut les offrir à la beauté sans se mettre en frais, si ce n'est d'esprit. Même sous ce dernier rapport, les économies sont encore possibles, le billard et le tchibou en tiennent lieu, et d'ailleurs, pour les dépenses du salon de conversation, le salon de lecture vous offre ses provisions.

Mais Paris! encore un coup, il est sur la route de Vichy, et pour si peu que vous vous hâtiez, vous y arriverez en

même temps que M. le président de la République. C'est un souvenir illustre, presque un souvenir de famille, que sa présence doit ajouter à tant d'autres. L'établissement de Vichy date de 1785, et les tantes de Louis XVI, mesdames Adélaïde et Victoire, s'y trouvaient en 1792, lorsque l'insurrection du 40 août précipita du trône leur royale famille. En 1814, l'impératrice Joséphine y apprît la chute de Napoléon. On dit la révolution de juillet éclata, elle surprit madame la duchesse d'Angoulême à Vichy. On dirait que Vichy porte malheur aux rois; mais nous sommes en République.

Tenez, sans aller chercher plus loin des eaux à la mode, prenons celles de la Seine. On nous assure qu'en ce moment les vrais thermes de la Parisienne élégante, c'est l'école de natation pour dames de l'hôtel Lambert. Depuis les fêtes nocturnes données par la princesse Czartoriska, les quais de l'île Saint-Louis étaient déserts; et maintenant ils sont peuplés, on devrait dire encombrés, d'équipages. Aux abords du pont Marie, les municipaux à cheval font prendre la file, comme s'il s'agissait d'une représentation à l'Opéra. C'est comme s'explique par l'excellente tenue de la maison flottante et par la pureté de ses eaux. On n'a rien négligé pour l'agrément et la sûreté des baigneuses. Des maîtres-nageurs d'une moralité éprouvée et des ceintures de sauvetage très-pudiques sont attachés à l'établissement. Les ornements de ce temple nautique sont fleuris comme ceux d'une salle de bal; il n'y a pas d'orchestre, mais on *nagéra* au piano. Les cabinets sont des bouidors; le pont est un jardin; les naïades gourmandes y trouveront un restaurant. Une voûte de cristal bariolé d'arabesques arrête les regards des tritons indiscrets. Ainsi, vous voilà averties, aimables naïades; et si l'information ne vous semble pas suffisante, demandez le prospectus de l'établissement, il est beaucoup plus explicite. Sa sollicitude est de l'ordre, qu'il vous trace votre itinéraire à travers les sinuosités de la capitale; et ce n'est pas la précaution inutile : l'île Saint-Louis, pour la plupart d'entre vous, c'est comme qui dirait l'île de Robinson. Mais il ne s'agit que de se mettre en route; les *Gazelles* et les *Hirondelles* sont à votre disposition; leur devoir, c'est d'aller vite : Dieu les a créées pour cela.

Tâchez seulement d'arriver sans encombre, puisqu'on décape les boulevards. La tranchée est ouverte. On ne se couvrirait pas le sol davantage quand il s'agirait de creuser un canal ou d'établir une ligne de fer. C'est une mesure politique et stratégique selon les uns, économique selon les autres : tout le monde la trouve incommode. Ce cailloutage intempestif éreinte les chevaux, il couvre le piéton d'un nuage de poussière, et il met à la portée du géant de Paris les munitions nécessaires pour des combats en règle dont les passants essuient les éclaboussures et dont les marchands payeront les frais. Maintenant, vienne l'hiver, et la chaussée deviendra un affreux cloaque; on se courra à Tobolsk ou dans les fondrières du Kametchka.

Depuis que Paris est républicain il est privé de phénomènes; il ne lui vient plus de lions du désert, il ne reçoit plus d'ambassades du roi de Siam, et l'Amérique ne nous adresse plus ses peaux rouges. C'est l'Angleterre qui semble avoir le monopole de ces représentations extraordinaires. Un prince lombard et invraisemblable arrive-t-il en Europe des confins de l'autre monde, ce n'est plus notre capitale qui en aura la primauté, il n'est plus visible pour elle; si ce n'est dans l'*Illustration*. Londres possède donc en ce moment l'envoyé de Népal, le prince Ranagée, la fleur des pois du Thibet et des vallées du Kurdistan. On le dit beau de visage, et les dames anglaises le trouvent magnifique. Il a produit parmi elles un grand effet de cachemires et de diamants. La reine Victoria a reçu déjà sa part, évaluée à cinq millions de francs. Il s'en est fait de bien peu que cette bonne aubaine échappât à l'Angleterre, grâce à une maladresse de ses douaniers. Ces malappris ne s'étaient-ils pas avisés de vouloir visiter les bagages du magnifique Indien, et dans son indignation il allait prendre la route de Calais, quitte à utiliser ses cadeaux ailleurs (quelle belle dotation!) lorsqu'un *laissez-passer* de l'amarauté lui a ouvert les portes de Londres. Nos voisins ont sauté par-dessus leur fameux droit de visite en faveur de la circonstance. Si le prince Ranagée vient à Paris — et telle est, dit-on, son intention — il aura perdu son plus grand charme, c'est-à-dire ses diamants et ses cachemires. Lord Palmerston y aura mis bon ordre. Ceci est de la haute politique, comme dit Bilboquet.

Le jour de l'arrivée du Rajah, miss Coultz Burdett, la plus opulente héritière des trois royaumes, épousa le général Cabrera. Cette vaillante épouse de Carlos est désormais rentrée dans le fourreau du mariage. La chevaleresque Anglaise avait un faible pour les héros, si bien que les porteurs de noms illustres s'y sont parfois laissé prendre. Il nous serait facile de dresser un catalogue assez récréatif de tous les prétendants qui ont aspiré à la main de la séduisante Anglaise. Cette conquête a tenté depuis quinze ans des aragonnais de toutes les parties du monde; il en est venu d'Allemagne, de France et de Russie, et du Chili aussi. Les uns étaient des trésors réels, d'autres lui parlaient de gloire et d'un trône futur et problématique, elle a vu à ses pieds des soupirants caducs et des lions très-valides, elle a tenu en échec la grande armée des célibataires, ajournant son choix, pesant les mérites des candidats, raisonnant ses préférences, et impénétrable jusqu'au dernier moment; et puis elle s'est décidée tout à coup en faveur du mérite modeste et de l'homme qui s'attendait le moins, dit-on, à cette flatteuse distinction.

Dependant un événement tout à fait parisien se passait à Londres. *La Tempête*, grand opéra inédit de Fromental Halévy et de M. Scribe, a été représenté samedi au théâtre de la Reine. Les chanteurs, c'était un abracadabrante comme Song. Dans le ballet figurait mademoiselle Carlotta Grisi, et le succès a été immense. Mais ne nous faisons pas chronique musicale à propos de cette représentation; c'est par un autre côté qu'elle nous semble mémorable. Il s'agit de l'ac-

cueil vraiment royal fait à nos illustres compatriotes; Londres aussi bien que Paris s'entend à léter le talent, et même Londres s'y entend mieux que nous peut-être, parce que Londres a beaucoup plus d'argent. Mais ce qu'on ne voit plus à Paris, et ce qu'on n'y saurait plus voir jamais, c'est l'empressement, les égards et l'admiration de bon goût dont l'aristocratie britannique a fait preuve. Il serait puéril d'insister sur les détails matériels de la réception; Londres, qui est la patrie du *Comfort*, devait traiter ses hôtes très-comfortablement, et il n'y a pas lieu de s'exalter à propos de pareilles misères. MM. Scribe et Hiley ont été hébergés comme des aïdemans, c'est bien; mais le procédé le plus digne, le plus juste et le meilleur, ce sont les attentions délicates dont ils sont devenus l'objet de la part de l'élite de la société anglaise. C'est à ces marques éclatantes d'estime décernées au talent de l'écrivain et de l'artiste qu'on reconnaît un peuple vraiment civilisé.

Après quoi, il faut en venir à la *Migraine* de M. Viennet, et pour le coup voici du nouveau. Bonjour, d'Orlanges; salut, Gourville; quel charme de vous revoir, séduisante d'Héricourt, et vous, piquante d'Orfeuill! Depuis les comédies de l'ancien régime continuées sous le Directoire et florissantes au temps de l'Empire, on était triste; c'est qu'on ne voyait plus d'Orlanges; on se sentait surtout inconsolable d'avoir perdu madame d'Héricourt. Enfin les voilà revenus, et la joie éclate sur tous les visages, on rit aux éclats rien qu'en lisant sur l'affiche ces noms ébouriffants, et puis on s'informe, toujours en riant, de ce que des personnages aussi réjouissants par leur vétusté peuvent avoir à se dire en 1850. Eh quoi! ne le devinez-vous pas? ce frison de d'Orlanges est encore amoureux et jaloux de madame veuve d'Héricourt; mais ses procédés, quels sont-ils? Belle demande! les procédés des d'Orlange, et la coquette répond absolument à la manière des d'Héricourt. Elle fuit le punir de ses soupçons; prenez garde qu'en même temps la charmante veuve se venge de madame d'Orfeuill et de ses médisances. Cette migraine est encore la punition de Gourville, qui s'est vanté d'être dans les bonnes grâces de la veuve. Quo de choses dans une migraine! et pourtant nous abrégons de beaucoup la chanson. On ne vous dit rien des roulements et du ramage de ces beaux oiseaux au vieux plumage. On passe le chapitre des fausses confidences en usage chez les d'Héricourt, et la mystification du fat qui se voit enfermé dans ce fameux cabinet destiné à la punition de tous les Gourville, et l'on renonce même à peindre plus longtemps la joie que d'Orlanges éprouve en voyant son amour couronné par madame d'Héricourt. Mon Dieu, que tout cela est galant, coquet, malin, fin et gracieux! quelle vérité dans cette peinture et quel à-propos! Car il ne s'agit pas d'un d'Orlanges en manchettes, qui se barbuille de tabac d'Espagne et porte l'épée en verrouil; il ne s'agit pas davantage d'une d'Héricourt en faribolas, coiffée à la Pompadour; au contraire, ces aimables gens sont nos voisins, Gourville appartient au jockey-club, madame d'Orfeuill étoit hier à l'Opéra; par exemple, je ne suis pas trop dans le goût antichambre vous trouveriez la sou-brette Julie, qui parle si drôlement charabia, et qui dit d'Orlanges au Gourville tant enroulé, comme ses aïeux disaient Champagne ou Laheur. Du reste, la pièce n'en paraît que plus originale; jugez de son succès! On en rira long-

temps, et elle survivra à sa gloire, comme Arbogast; on dira désormais l'auteur de la *Migraine*. Pourquoi la pièce n'a-t-elle qu'un acte, et surtout pourquoi M. Viennet est-il de l'Académie? Les Quarante ne se métraiant pas l'esprit en quatre pour trouver à qui donner leur prix de dix mille francs.

Arrivons au Mississippi par le théâtre de la Bourse: tableau ou panorama, ce sera ce que vous voudrez; mais ce tableau parle, et ce panorama a des ailes. Ce Meschiacebi, qui faisait rêver Chateaubriand et que Cooper a décrit, M. Smith l'a peint, et vous louerez sa persévérance à l'égard de son talent. Je vous suppose assis sur la rive droite du fleuve et tournant le dos au désert; devant vos yeux s'étend un ciel oriental, dont la courbe est splendide; dans les

rie ou une ville, Natchez ou Memphis. Et puis vous traversez l'Icarie de M. Cabot et la Kaskavia de Washington. C'est l'individualisme aux prises avec le désert; autour de vous l'immonesté fait jouer son mirage sans limite, tandis que la civilisation, sous la forme d'un bateau à vapeur, vous montre ses conquêtes une à une. Ces maisons flottantes dont le toit fume vont et viennent sous vos yeux, mêlant à cet épisode intéressant à ce poème de la végétation et des eaux. C'est un steamer dont les sabords chantent, un autre qui se bat contre la tempête, un autre enfin qui saute en l'air.

L'embouchure, comme il faut en finir, vous approchez de l'embouchure. Le désert se voile, les habitations s'agglomèrent, les villes sont parées presque à l'europpéenne



Le Printemps. — Dessin de MM. Desjoberts et K Girardet.

profondeurs de l'horizon, les forêts se déroulent comme un éventail; leurs taches lumineuses, ce sont des lacs; leurs taches d'un vert sombre, ce sont les prairies. Après les chutes de Saint-Antoine, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à la cataracte du Niagara, vous entrez à toute vapeur dans le lit du fleuve qui n'en sortira plus que par le golfe du Mexique. C'est un voyage de 1,500 lieues en deux heures. Chemin faisant, nous raisons des quiz de rocs perpendiculaires, colonnes du ciel aux formes bizarres, aux contours cylindriques, orgues immenses où la tempête jette ses bruyantes fanfares. Sur cette nappe mouvante, siège de la sorcière des eaux, surgissent çà et là des îlots voyageurs. Bornonnées de l'Amérique, l'île Palmyre et l'île Fortunée, spectacle qui ne semble pas trop monotone, parce que la main de l'homme a brulé le tableau. Cette broderie, c'est un fort, une suc-

chande aligne des fronts d'un style civilisé; l'art de dessiner les jardins a utilisé la Flore du désert; le cornouiller à feuilles rondes et le cèdre rouge prêtent un ombrage symétrique au jasmin et à la rose transatlantique. C'est ainsi qu'à travers les lacs, les montagnes, les forêts leurs nuées d'oiseaux, les villes et leurs troupeaux d'hommes, ent le soleil et la tempête vous arrivez à la Nouvelle Orléans sans rien de fatigue, et avec l'intention de reconnaître un si long voyage à peu de frais.

À côté de ce spectacle, le *Vieil innocent* un vaudeville, c'est un goutte d'eau à analyser en présence du Mississippi. Ce savant à barbe grise, notre innocent connaît toutes choses; les livres, excepté ceux ne s'apprend plus. Vieil de cœur, il finit par s'entendre comme Sarrasin; mais il a cinquante ans, et il ne peut aller au delà. Eva, sa fille, lui préfère un jeune homme de vingt ans; n'est pas fille d'Ève qui épouser un bouquin bien qu'innocent et innocent comme deus. C'est léger, un peu gâté et assez vert. Succès de bon aloi pour M. Guillard.

Reste la plus grande illustration de ce poème: le Printemps est un joli poème que chante à sa manière l'heure qu'il est, et que la fleur pousse et les bois s'éveillent de concret et de riens et que les oiseaux de la vierge jouent et folâtraient sous un chaud rayon de soleil.

Mais n'allons pas finir de nos réveries et de sa splendeur suprême de la nature. Une fois toutes, c'est bien en du, le printemps est la saison des soupçons, des confidences au clair de lune, des oiseaux et des ruses, la saison éternelle des cœurs des fleurs. Tel il est échappé dans sa veedoyante de la palette des peintres éblouissants à commencer par Rubens, et tel notre dessinateur s'efforce de vous le montrer. Veuillez vous souvenir aussi tout ce qu'en ont dit vos poètes chéris; le printemps est un Dieu Dante magnifiquement comme Virgile; il est comédien dans Tasse comédien dans l'Opéra d'Angleterre. Robert Burns le fait agreste et Thompson l'urbaniste, la blonde Allemagne est à son tour une mère de langue en poètes pour célébrer le blond printemps, dans les profondeurs embaumées de l'Inde, Skandala vint le charisme avec mélancolie; mais la France! ses lyriques sont nés printaniers, le printemps *muguet* est un peu gâté. Saint-Imbert lui met des pompons et Dehille l'affuble presque d'un perruque. Terminons la cette géorgique insouciante d'un courtier de Paris.

PHILIPPE BUCOY.

## Visite aux Ateliers.

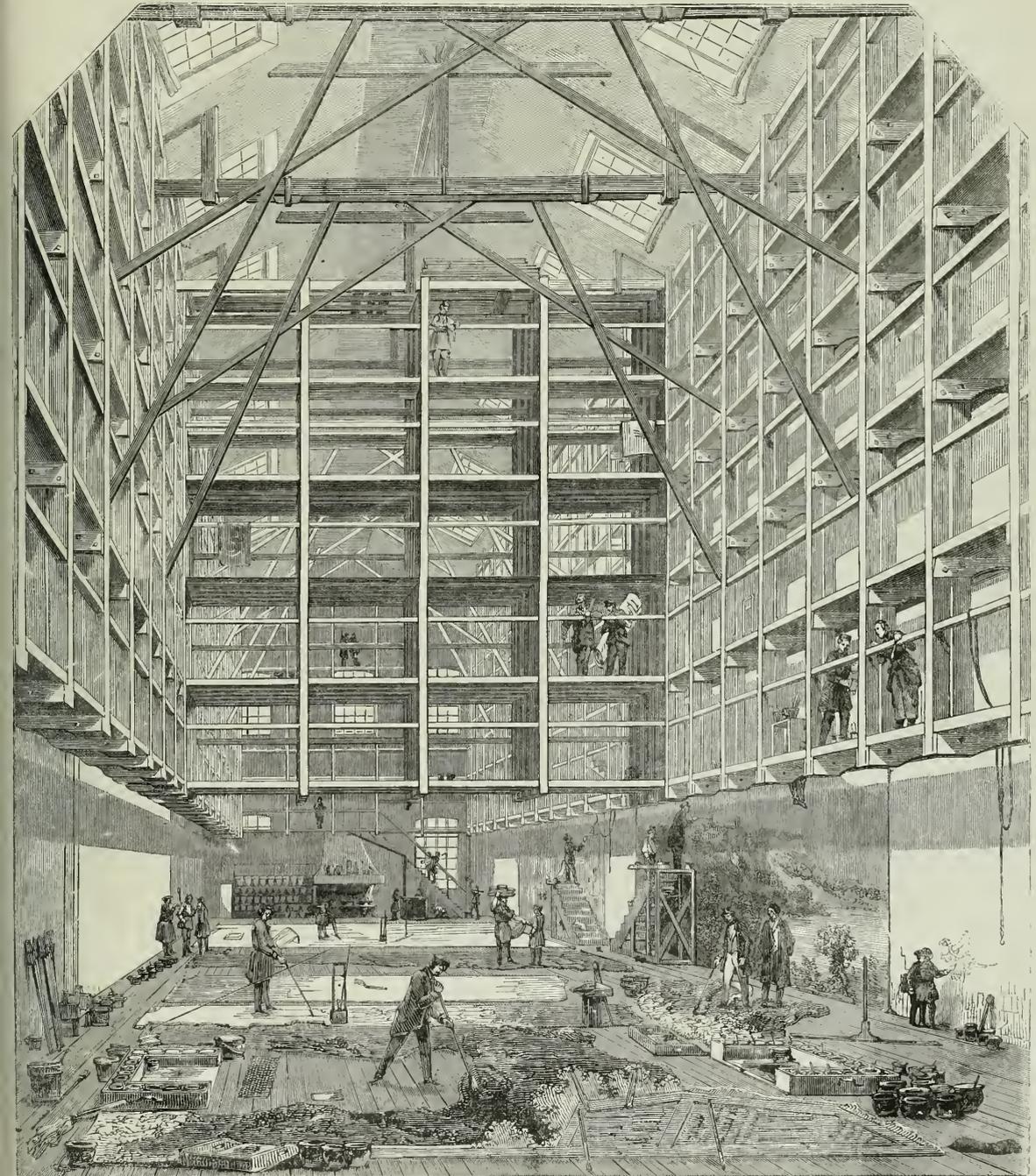
(2<sup>e</sup> article.)

## ATELIER DE DÉCORATIONS DES MENUS-PLAISIRS.

Nous aurons plusieurs fois l'occasion d'aller visiter dans ces ateliers les peintres d'histoire ou de genre; nous dirons aujourd'hui nos pas vers un atelier de peinture fort peu visité du public; atelier aux proportions gigantesques,

où l'on se sert de balais en guise de pinceaux, où l'on dessine avec des porte-crayons de la hauteur d'un homme, sur des toiles et devant des chevalets qui ont la hauteur d'une maison. Nous tenons à remettre en relief et en honneur des artistes de talents éminents qu'on n'apprécie pas à leur valeur. Par suite de je ne sais quels préjugés et de quelles idées

conventionnelles, il semble que les peintres décorateurs forment, dans la classe des artistes, une sous-classe inférieure et qu'ils ne doivent prendre rang dans la hiérarchie sociale qu'après le défilé complet de tous ceux qui manient la brosse et la palette, étendent la couleur à l'huile, lavent l'aquarelle ou écrasent le pastel sur le papier. Il y a, sans contredit,



Ateliers des peintres décorateurs aux Menus-Plaisirs. — Dessin d'E. Renard.

infiniment plus de science et d'imagination à créer un pa-lais d'Armide pour un théâtre qu'à représenter un lapin ou une citrouille pour le salon d'un amateur. Mais celui qui représente le lapin est un peintre, l'autre n'est qu'un peintre-décorateur. A quoi attribuer cette différence dans l'appré-ciation que le public fait de l'un et de l'autre? Sans doute

à cette circonstance que l'œuvre de l'un reste et peut sur-vivre, tandis que celle du second est éphémère et disparaît avec la pièce de théâtre pour laquelle elle a été faite. La toile dessinée par lui contient-elle des figures aussi grandioses que celles des prophètes et des sibylles de Michel-Ange, ne vi-vra qu'un petit nombre de jours ou plutôt de soirées, ne sera

aperçue que quelques instants par un rare public, distrait et captivé par les cris et les convulsions des acteurs, les rom-bes de j'imbe et les renversements des danseuses, et restant in-connaue au plus grand nombre, sera bientôt oubliée par ceux même qui l'auront le plus admirée. Pour de pareilles œu-vres il n'y a donc pas de postérité possible. Les contempo-

raisons doivent au moins les dédommager et leur rendre justice.

L'atelier ou nous introduisons nos lecteurs n'a aucune des petites séductions, des mille curiosités qui donnent souvent tant d'intérêt aux ateliers des artistes. Ici point de divans recouverts de peau de tigre, point de collections d'armes, de costumes apportés de l'Orient, de vases étrusques, de faïence de Palissy, de baluts finement sculptés de l'époque de la Renaissance. Les murs sont nus, le mobilier est nul; la seule chose qui commande l'attention, c'est l'immense charpente dressée autour de la vaste salle et le pont hardi qui la traverse. Ailleurs, les aimables vistesuses, les amateurs privilégiés peuvent s'arrêter avec complaisance à côté du peintre assis devant son chevalet, pour s'exhilarer devant l'élégante adresse de son pinceau, les charmant délicatesses de sa touche, et pour recueillir de sa bouche quelques-uns de ces jugements singuliers exprimés dans la langue originale des artistes; mais quelle petite maîtresse se hasarderait à gravir ici les échafaudages à jour et tout poudreux pour y regarder dans son travail le peintre-décorateur juché au haut de ce perchoir élevé et vertigineux. D'ailleurs, à la beson d'avoir ses coudees franches. Tandis que les peintres de chevalet caressent leur toile au travers des pinceaux légers de blaireau, de martre, de poil de chèvre ou de petit-gris, lui, armé de balais à long manche et rudes soies de sanglier de Russie, il fait de la peinture à tour de bras. S'agit-il de peindre un ciel aux lignes tendues agrées sur une toile de fond, cette toile de 80 pieds de large, est étendue par terre; et c'est alors qu'il fait beau voir les décorateurs, le foulant comme un tapis, étaler dessus largement leur azur et le fond par un travail rapide. C'est ainsi, étendue et fixée sur le plancher, qu'elle reçoit d'abord le tracé des divisions parallèles et la perspective, opération préliminaire indispensable, surtout pour les représentations architectoniques.

Afin de fournir à ceux qui dessinent ou peignent les détails des points de repère certains, la toile est divisée en carrés égaux correspondant à des divisions semblables, mais à une échelle moindre, sur le dessin servant de modèle, de manière à ce qu'ils puissent s'assurer facilement et à chaque instant des lignes verticales et horizontales appelées régulateurs. A travers ce damier venant ensuite se croiser en tous sens les lignes d'une autre couleur tracées à la corde, les opérations si multipliées de la perspective, et quand il est arrêté on le fixe à l'encre avant de peindre. La toile, alors enlevée à l'aide de treuils, est dressée contre le mur, et les peintres, distribués aux divers étages des ponts, peuvent l'attaquer sur toute son étendue à la fois. Une planche autour de laquelle sont disposés un plus ou moins grand nombre de vases remplis de couleurs préparées à la colle sert de palette. La palette du peintre décorateur est extrêmement riche et d'une finesse de tons remarquable. Le laboratoire ou on prépare les couleurs s'appelle la Sorbonne. Cette parodie scientifique est-elle une épigramme à l'adresse du voisinage de la rue des Mathurins-Saint-Jacques? Un peintre, pour juger de l'effet de son tableau, s'en éloigne à chaque instant afin de le voir d'un point de vue favorable. Ici cette ressource manque; non-seulement les échafaudages des ponts masquent la toile, mais encore leurs divers étages y projettent des zones alternatives d'ombre et de lumière qui seraient des obstacles pour des artistes peu exercés. Quand on veut juger de l'ensemble il faut détacher la toile du mur et l'étaler de nouveau sur le sol; alors du haut des ponts on peut en étudier l'effet général. On comprend que la peinture de décorations exige continuellement de la part de l'artiste l'intelligence de l'effet à distance et des modifications que le mode d'éclairage des théâtres doit apporter aux couleurs employées par lui au jour. Il est vrai de reconnaître d'un autre côté que sous ce dernier rapport il a des ressources particulières interdites aux peintres ordinaires de tableaux. Outre la lumière qu'il met, ainsi qu'il est dit dans son tableau, on peut faire produire à celui-ci des effets variés plus ou moins intenses, en combinant à son gré les lumières artificielles cachées dont on se sert ordinairement. La peinture de décorations n'est pas seulement un art, c'est encore un calcul. Celui qui s'y livre doit savoir faire un emploi habile de la perspective, d'autant plus qu'aucun des spectateurs placés dans les diverses parties de la salle, si ce n'est un seul peut-être en un point du parterre, ne se trouve au point de vue. S'il réussit à produire une illusion optique satisfaisante et à donner de l'enfoncement à la scène par le prestige des distances lointaines, il ne peut soumettre aux mêmes illusions les dimensions des personnages vivants qui parcourent le théâtre en tous sens. Ces dimensions sont pour le spectateur une sorte d'échelle de proportion à laquelle il rapporte naturellement les autres objets; elles servent également de mesure au décorateur pour les dimensions à donner aux objets placés sur le premier plan; mais comme en reculant vers le fond de la scène les acteurs ne changent pas sensiblement aux yeux du spectateur et ne peuvent participer aux modifications d'aspect, aux dégradations introduites par le peintre dans ses décorations au moyen des perspectives linéaire et aérienne, il y a là un obstacle invincible à une illusion complète. Il doit chercher à sauver autant que possible la difficulté. Autrement, par une fausse appréciation de l'effet perspectif, on chercherait à réduire la scène vers le fond, aujourd'hui on l'éloigne au contraire. Ainsi dans une pièce de Corneille dont nous parlerons tout à l'heure, représentée sur le petit théâtre du Petit Bourbon, on n'était pas choqué de voir apparaître deux acteurs représentant Melpomène et Apollon sur le fait de montages entassés les uns au-dessus des autres au fond de la scène, et qu'ils devaient égarer de leur stature disproportionnée; aujourd'hui au-à-on à représenter sur une toile de fond le portail de Notre-Dame de Paris dans la pièce de ce nom, on le dessine plus grand que nature, de manière à ce que les acteurs

placés au fond de la scène ne viennent pas détruire l'effet colossal des proportions architectoniques.

Pour nous autres modernes, gens blasés et difficiles, l'illusion des décorations est indispensable au théâtre. Mais chez tous les peuples, il reste, à son origine, longtemps affranchi de ces exigences. Les spectateurs, plus impressionnables, se contentent des moyens les plus grossiers. Dans *un Songe d'une Nuit d'été*, de Shakspeare, l'honnête *Snout*, enduit de chaux, représente la muraille qui sépare Pyrame et Thisbé, et écarte les doigts pourvuient leurs douces confidences. Les anciens ne savaient jamais égaler l'architecture la plus noble enrichissant leur scène; quant à l'illusion théâtrale, ils semblaient la dédaigner. Les représentations en plein jour et à ciel ouvert ne laissaient pas de ressources à cet égard. Les spectateurs étaient en pleine lumière aussi bien que les acteurs; ceux-ci paraissaient à chacun des spectateurs plus petits et avec moins de physionomie que les voisins dont il était entouré. Pour cela, il fallut exagérer leur taille et leur donner un masque fixe à traits fortement accentués. Cependant l'aspect majestueux des ordres d'architecture, des marbres et des bronzes dont la scène était ornée, formant un contraste mensonger avec certains sujets, on sentit de bonne heure le besoin de modifier cet aspect. Le plus ancien peintre décorateur aurait été, suivant Vitruve, un certain Agatharchus, qui reçut les conseils d'Eschyle. Mais les châtis triangulaires placés à droite et à gauche de la scène étaient plutôt des signes conventionnels que des peintures propres à illusionner le spectateur. Un public facile à amuser fait toutes les concessions qu'on lui demande. Chez nous les marquis, occupant à la représentation, jusqu'à la fin du siècle dernier, des banquettes placées sur le théâtre, ne nuisaient en rien au succès de l'armé d'Andromaque ou de *Zaire*. L'Italie fut la première à perfectionner le système des décorations théâtrales. Le premier nom à inscrire dans l'histoire moderne de cet art est celui d'un de ses plus grands artistes, de Balhazar Peruzzi, né en 1481. Il a été sans doute, à son époque, le plus habile décorateur, comme l'avance M. Quatremère de Quincy, du moins le plus correct et le plus élégant. Il eut dans ce pays d'habiles successeurs. Les Italiens ont été jusque dans ces derniers temps nos maîtres dans cette partie; parmi les noms les plus célèbres, on peut citer ceux de Servandoni et de Ciceri. Ce dernier à la vérité est né en France, mais de parents milanais.

L'Andromède, de Corneille, en 1650, est une des premières pièces où l'art du décorateur et du machiniste ait brillé chez nous. Un Italien nommé Torelli y déploya tant d'inventions, que Corneille s'exalta devant ces merveilles et partage loyalement sa gloire avec lui. Les poètes dramatiques, depuis longtemps, n'entendent plus la partager avec personne. Pour donner idée de ce que pouvaient être ces décorations, nous empruntons à notre vieux tragique quelques détails de sa description :

#### PROLOGE.

*L'ouverture du théâtre représente de front une vaste montagne dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faite jusque dans les nues. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde qui laisse voir la mer en lointain. Les deux côtes du théâtre sont occupées par une forêt d'arbres touffus et entrelacés les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paraît Melpomène, et à l'opposé dans le ciel on voit le soleil s'élever dans un char tout lumineux, tiré par quatre chevaux.*

Les changements à vue sont déjà employés. Cette décoration du prologue, ayant dit Corneille, « disparut en un moment par un merveilleux artifice, laissez voir en sa place un premier acte de une place, où se virent de palais magnifiques, tous différents de structure, unis qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective.

#### DEUXIÈME ACTE.

*Cette place publique s'évanouit en un instant pour laisser voir un jardin délicieux, et ces grands palais sont changés en autant de vases de marbre blanc portant les uns des statues d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des nymphes, des jasmins... Au troisième acte, ces nymphes et ces jasmins deviennent des rochers affreux, dont les masses, inégalement escarpées et bossues, servent si parfaitement le caprice de la nature, qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux côtes du théâtre. C'est en quoi l'artifice de l'ouvrier est merveilleux. Les vagues s'empurent de toute la scène... elles sont dans une agitation continuelle.*

Ces palais, qui deviennent des vases de fleurs, qui se transforment eux-mêmes en rochers, on ne peut pas les admirer les merveilleuses récentes des *Palais de l'Étable*, déjà inaugurées sur la scène dans les premières années du règne de Louis XIV? Le goût de ces spectacles nouveaux se répandit, et quelques années plus tard, un marquis de Sourcès, grand amateur de théâtre et de mécanique, fit représenter avec une grande magnificence, dans son château en Normandie, une autre pièce de machines de Corneille, la *Toison d'or*. Ce marquis de Sourcès fut un des premiers entrepreneurs de l'opéra, et de ses premiers machinistes et de ses premiers aussi qui se ruina entièrement à ce genre d'entreprise.

Sous le règne de Louis XV, le Florentin Servandoni, le célèbre architecte de Saint-Sulpice, à développé dans l'art de la décoration une richesse d'invention et une science des plus remarquables. Il acquit une telle renommée, que pendant vingt-cinq ans il fut l'ordonnateur de toutes les fêtes des divers cours de l'Europe. Appelé à la direction des décorations de l'opéra, il y monta, en 1728, tout le magnifique de son art dans l'opéra d'*Orion*. Pendant dix-huit ans, plus de soixante décorations, exécutées par lui, excitèrent chez les spectateurs un enthousiasme extraordinaire. Du reste, quelque hardies que fussent ses conceptions, il ne se pro-

mettait dans la représentation de ses édifices aucune élévation dont il n'aurait pu justifier par le plan la possibilité d'exécution. Il essaya de donner aux décorations une importance inusitée, d'un moyen accessoire, destiné à servir principalement au drame, il voulut faire un spectacle d'accompagnement au théâtre, et se fit construire la salle des Machines au château des Tuileries, l'imagina d'y donner des représentations théâtrales dont les décorations seules faisaient les frais. « La pièce de *Pandore*, qu'il composa dans ce système, dit M. Quatremère de Quincy, lui acquit la plus haute réputation. L'ouverture de la pièce représentait le chaos et son débrouillement. L'image de la nature, telle que les poètes la décrivent sous l'âge d'or, succédait à la confusion, et ces divers changements servaient de prologue à l'histoire de *Pandore*... Aucune figure vivante ne se mêlait à l'action. Un semblant de personnages pantomimes s'y opéra par plusieurs milliers de figures peintes, entre les quelles plusieurs en relief représentaient les dieux et les déesses, et paraissaient dans un mouvement continu. Cette grande représentation, qui dura plus d'une heure, se terminait par l'ouverture de la boîte fatale et par l'image de mort qu'elle répandit sur la terre. » Devant le système de spectacle mis en vogue de nos jours sous le nom de diorama, il donna également une vue de l'intérieur de Saint-Pierre de Rome, sujet traité il y a quelques années par M. Alaux. Toutes ces compositions admirables dont il s'occupa chât le théâtre devaient se ressentir de la hardiesse naturelle de son génie et de sa tendance au grandiose. Dans les nombreux projets qu'il a laissés, dans tous les fêtes qu'il dirigées, cette tendance s'est manifestée. Pour n'en citer que deux exemples : — un opéra exécuté à Stuttgart, pour représenter un triomphe, il fit paraître sur la scène plus de quatre cents chevaux — Dans un de ses projets, il conçut l'idée de galeries et de péristyles autour de la place Louis XV destinés à contenir vingt-cinq mille spectateurs; elles devaient être ornées de trois cent soixante colonnes. Cet emplacement, le plus vaste et le plus beau de Paris, était dignement de recevoir une de ces grandes décorations monumentales dont l'antiquité était si prodigue, et dont la réalisation semblait interdite à la parcimonie moderne. Le but a-t-il été convenablement atteint par l'obélisque et la forêt de grêles carrelages en fer qui l'occupent aujourd'hui?

Parmi les peintres décorateurs célèbres du commencement du dix-neuvième siècle, il faut citer avec Munich, qui fut ch d'école et eut pour élèves Jean, Thomas, Lefèvre, etc., D. Gotti, qui fut plusieurs années décorateur en chef de l'Opéra. Cet artiste traitait l'architecture avec une magnificence et fini d'exécution supérieurs à la manière dont cette partie était traitée depuis. Cela ne valait pas mieux au point de vue de l'effet théâtral, mais comme œuvre correcte cela valait mieux au point de vue de l'art. Cela avait malheureusement un défaut grave, capital : c'est que l'exécution en était infiniment longue et dispendieuse. Un insuccès, celui de la pièce d'*Olympie*, pour laquelle on avait fait des dépenses énormes et qu'on ne pouvaient que trois fois, provoqua un réformisme d'administration intérieure et fut l'occasion d'un nouveau système d'exécution pittoresque, celui qui reg aujourd'hui. Il y avait un personnel de peintres décorateurs attachés à l'Opéra et ayant droit à la pension après trois ans de service. Le ministre de l'intérieur voulut faire ces un ordre de choses trop onéreux, et coiffer désormais l'entreprise libre la confection des décorations. Dezo n'avait pas encore ses trente années de service; il se retira et mourut dans la misère.

La nécessité d'introduire des économies conduisit à une exécution plus expéditive. Dans le système suivi par D. Gotti, et qui remontait sans doute traditionnellement à Giovanniotti et aux savants architectes qui s'étaient les premiers adonnés à la décoration, toutes les opérations de perspective étaient faites avec un soin minutieux et répétées plusieurs fois sur le papier, destinée à servir de point de repère sur le transport sur la toile. De plus, il y avait des petits spéciaux, les uns peignant la figure, les autres le paysage d'autres enfin et exclusivement l'architecture. Ce qui coûtait à former un état-major étendu. Cette dernière division du travail cessa d'être absolue à l'avenir. D'un autre côté, la perspective fut simplifiée. On se contenta de tracer sur le tableau les lignes principales; mais pour les détails, on situait le sentiment à la géométrie. Les artistes dirigés surtout ont eu des efforts vers une exécution plus rapide. Il fallut autrefois un an ou dix-huit mois pour faire la décoration d'un opéra; on le monte aujourd'hui en quelques mois seulement. On y dépensait soixante mille francs, on y dépense vingt et quelques mille francs aujourd'hui. On emploie moins de montés; mais le peintre décorateur qui ne gagnait que cinq francs par jour, gagne maintenant le double. A vérité, il n'a plus de pension à espérer à la fin de sa carrière, — Le peintre Isaby accepta et occupa pendant un temps la direction des décorations de l'Opéra; il s'associa son gendre Ciceri, qui s'est fait dans son art un nom européen. Une foule d'ouvrages ont été montés par lui à différents théâtres, tels que la *Vestale*, *Armide*, la *Lumière merveilleuse*, la *Muette de Portici*, *Proserpine*, *Clary à l'Épave*, les *Petites Danaïdes* à la Porte-Saint-Martin, etc. Doué d'un remarquable vivacité d'exécution, il lui est arrivé quelquefois de peindre à lui seul un rideau d'Opéra en deux ou trois jours. Il exécuta également des travaux importants pour les théâtres étrangers, et en qualité de décorateur des fêtes de la maison du roi, il dirigea avec un soin sacré et beaucoup d'autres. Longtemps Ciceri associé à Gignou, habile perspecteur, chargé plus particulièrement la partie administrative, réussit aussi à former un grand nombre d'élèves; les trois quarts de ceux qui, de nos jours, sont fait un nom sont sortis de ses ateliers. Mais bientôt l'émulation nouvelle de jeunes talents chercha à se faire passage et à se créer une position indépendante. Plusieurs compagnies s'organèrent, et de leur concurrence résul-

une dernière distribution des travaux, qui, au lieu d'être accordés à un chef d'entreprise unique, sont partagés aujourd'hui entre plusieurs. Outre Ciceri, il y eut la compagnie formée par Philastre et Cambon, le plus marquant des élèves de Ciceri et de Gigon, aujourd'hui un des premiers décorateurs de l'Opéra, et celle formée par Sechan, Dieterle, Feuchère et Despléchin.

Parmi quelques nous appartenant à une époque antérieure et que l'ordre de notre récit nous a fait écarter, nous citerons Mathis et Desroches, décorateurs de Feytaud, les Empéris et Thibaut, architecte, dont ils exécutèrent les premiers; Perrin, le plus habile *perspecteur* sous la Restauration, qui fit, avec un des frères Gosse, les opérations si difficiles du panorama de Saint-Pierre de Rome peint par Alaux. Un élève de Degotti, un homme d'un grand talent, et qui, par une merveilleuse invention, s'est fait un nom à jamais illustre, Daguerre, après avoir peint quelques décorations à l'Opéra, et entre autres celles de la *Lampe merveilleuse* en compagnie de Ciceri, passa à l'Ambigu-Comique, et y attira la foule par ses créations pittoresques. Il eut pour élèves Sebron et Juty. Ce dernier accepta un engagement pour la Russie. — De son côté Gué se faisait aussi un nom comme décorateur de Feytaud et de la Gaîté. Dauzats, son élève, ne tardait pas à quitter le théâtre et prenait rang comme peintre de genre.

La province et l'étranger ont eu souvent recours aux talents de nos artistes. Toute une colonie de nos décorateurs émigra alors à la fois et allaient réaliser çà et là de merveilleuses et rapides créations. Quelques-uns y prirent des positions définitives, tels que Demay, fixé à Rouen, et Devel à la Nouvelle-Orléans.

L'art de la décoration théâtrale compte encore aujourd'hui des artistes émérités, tels que les décorateurs de l'Opéra, Cambon, Despléchin et Sechan, chargé en ce moment de la restauration de la galerie d'Apollon au Louvre. Thierry peignant également l'architecture, le paysage et la figure, et ayant un remarquable facilité de pinceau; Ribbét Nollau, gendres de Ciceri; Martin, Wagner, Cheret, etc., etc. Cependant il faut reconnaître que cette carrière ingrate n'offre que de médiocres avantages à ceux qui s'y livrent. Ces hommes qui élèvent de leurs pinceaux magiques des palais splendides, des colonnades et des statues de marbre au milieu de jardins d'Armide, parviennent très-difficilement à élever le modeste édifice de leur fortune. Aussi les défections sont-elles nombreuses, et bien des artistes chercheurs, après avoir été quelque temps décorateurs, vont chercher dans d'autres directions un meilleur emploi de leur talent. Nous citerons entre autres MM. Dieterle, qui occupe aujourd'hui une position importante à la manufacture de Sévres, Feuchère et Edouard Renart, l'habile dessinateur, bien connu des lecteurs de *l'Illustration*, à qui est due la figure qui accompagne cet article.

A. J. D.

### Chronique musicale.

L'exercice des élèves du Conservatoire qui a eu lieu dimanche dernier n'a pas été moins remarquable que celui dont nous avons rendu compte il y a trois semaines. Il a même offert un attrait plus grand à nos yeux; car, outre l'intérêt qu'inspirent naturellement ces jeunes talents qu'on va entendre destinés, quelques-uns, à devenir des artistes distingués sur nos grandes scènes lyriques, il y avait l'intérêt bien puissant que devait naturellement aussi exciter l'audition d'un des plus admirables ouvrages de la scène française, que depuis longtemps on n'exécute plus sur aucun théâtre. Cet ouvrage, c'est le *Joseph* de Méhul. Peu de partitions ont plus que celle-ci contribué à la gloire de notre école musicale nationale. Non pas qu'elle ait jamais obtenu ce qu'on appelle un éclatant succès à Paris; mais dans les départements et en Allemagne, il n'en est pas qui ait réussi davantage. Ce fait, assez singulier, s'explique par la texture froide du poème d'Alexandre Duval, sur lequel Méhul a composé sa musique. Le public parisien, le plus goûteux de tous les publics, ce qui ne veut pas dire qu'il soit toujours le plus connaisseur, est imployable pour toute pièce de théâtre qui ne l'amuse pas ou qui ne remue pas profondément ses passions. Ce qu'il craint par-dessus tout, c'est d'être soupçonné de simplicité, autrement dit de naïveté, s'il paraît se laisser toucher par des sentiments doux, bonnement tendres, chastelement pathétiques, tels enfin qu'on les éprouve au spectacle d'un drame de famille, à l'exemple de Duval à donc eu le tort, aux yeux du public, qui sont bien plus un haut goût qu'un bon goût des choses, de ne lui présenter son sujet que sous cet aspect, sans le moindre contraste, sans aucun de ces effets dramatiques entraînants dans lesquels les corsages décolletés et les jupons courts jouent un si grand rôle. Il a mis en scène Joseph sans Putilphar, la cour des Pharaons sans courtisanes, le peuple juif sans le plus petit aditèle ni inceste. *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut*. Et quand il y a trop de vertu dans un drame lyrique, il n'est belle musique qui tienne; à Paris, l'ouvrage est condamné. Il n'en est pas de même en Allemagne, où presque toujours le mérite de la partition fait accepter au public non-seulement des poèmes froids et bonâtes, mais encore quelquefois des pièces qui n'ont pas les sens commun, faites sans un plan suivi, seulement avec des situations. Aussi l'estime dont le chef-d'œuvre de Méhul jouit dans ce pays est immense. Il en a été longtemps ainsi dans nos départements, on doit le dire à leur égard.

Les auteurs de *Joseph* ont eu un autre tort encore, et celui-ci leur est commun, ç'a été de disposer pour le théâtre de l'Opéra-Comique un sujet qui se prêtait si merveilleusement à la forme de l'Opéra. Ils eurent, à la vérité, quelque bon motif d'en agir de la sorte. A l'époque où ils firent leur ouvrage, l'Opéra était dans un de ces moments de disette qui sont malheureusement trop fréquents dans son histoire,

c'est-à-dire qu'il y avait péurie d'artistes sachant à la fois bien chanter et bien jouer. A l'Opéra-Comique, au contraire, brillaient alors des hommes de talent, qui, s'ils n'étaient pas précisément doués de voix extraordinaire, ni riches d'un art absolu supérieur, interprétaient du moins les pensées des auteurs, qu'elles fussent, de manière à les faire ressortir dans tout leur avantage. Voilà pourquoi on trouve tant d'ouvrages lyriques de ce temps-là portant le titre d'opéras-comiques, qui ne leur conviennent aucunement; pourquoi aussi, à côté des remarquables beautés que renferment la plupart de ces ouvrages, on rencontre des défauts qu'on a peine à comprendre aujourd'hui. Par exemple, dans *Joseph*, il y a un personnage d'un caractère essentiellement musical, qui pouvait donner lieu à Méhul de varier avec beaucoup de richesse et d'éclat la couleur de sa musique; c'est le personnage de Siméon. Eh bien! à l'exception d'un beau morceau d'ensemble au premier acte, dans lequel ce personnage a la partie principale, il n'a rien à chanter dans le reste de la pièce. Et la scène si déchirante, au commencement du second acte, où Siméon exhale ses remords dans l'ombre, et cette autre scène si terrible où il se maudit par son père, deux des situations les plus favorables au compositeur dans ce drame, toutes deux sont récitées par l'acteur comme dans un drame ordinaire, sans musique. N'est-ce pas vraiment dommage que Méhul n'ait pu tirer aucun parti de ces situations, et cela parce que Gavaudan, chargé de ce rôle de Siméon, était un excellent acteur qui ne chantait pas ou ne chantait que très-peu. Nul doute que, si Méhul eût eu un chanteur à sa disposition pour ce rôle, sa partition n'y eût immensément gagné. Telle qu'elle est pourtant, on ne saurait trop l'admirer, tant à cause de la beauté et de la noblesse des mélodies qu'elle renferme que par la jointure et la justesse du sentiment dramatique qui y régit, jointure et coloris musical le plus excellent, le plus vrai qu'on puisse voir, au style le plus pur, le plus élevé qu'on puisse imaginer. Et puisque le public de nos théâtres a des appétits tels qu'il n'y a que nouveautés sur nouveautés qui le puissent satisfaire, que le Conservatoire, du moins, nous conserve ces belles vieilleries qui certainement ne seront jamais vieilles pour qui sait réellement aimer l'art.

Cette matinée du Conservatoire, qui n'était qu'un exercice d'élèves, a donc été, par le fait, une véritable fête musicale, une vraie bonne fortune dont tous ceux qui y ont assisté ont eu un gré infini à l'illustre directeur de notre école nationale de musique. Ajoutons que l'exécution du chef-d'œuvre de Méhul a été extrêmement satisfaisante. M. Riquier, élève de M. Bordogni pour le chant; M. Merly, élève de M. Réval; M. Sujol, élève de M. Duprez; mademoiselle Tillemeul, élève de madame Damoreau, tous les quatre élèves de M. Moreau-Sainti pour la déclamation lyrique, ont dit les rôles de Joseph, de Jacob, de Siméon et de Benjamin avec un talent qui déjà donne plus que des espérances. Les chœurs, et il y en a de fort beaux dans cette partition, exécutés par une soixantaine d'élèves pris dans les diverses classes de chant du Conservatoire, ont profondément ému l'auditoire. Nulle part on ne peut entendre une exécution chorale plus délicate; et cela se conçoit, car on ne peut trouver ailleurs une réunion de soixante voix, dont chacune, en moyenne, n'a guère plus de vingt ans. Cette limpidité, cette fraîcheur, cette sonorité brillante et pure de la voix humaine, provenant de la jeunesse de l'organe, rien n'y saurait suppléer. Il n'en est pas tout à fait de même pour les instruments que pour les voix. L'orchestre de ces exercices, composé des élèves des diverses classes instrumentales du Conservatoire, ne se distingue pas toujours par la beauté et la pureté des sons. Ici la fougue juvénile produit un effet tout différent. Cette ardeur, ce feu, cette verve d'exécution, qualités précieuses à de certains moments, sont loin d'être toujours des qualités. On ne saurait trop inspirer à ces jeunes instrumentistes, dès le commencement de leurs études, le sentiment de la musique d'ensemble, c'est-à-dire l'intelligence de cette harmonieuse et merveilleuse unité qui d'une quantité presque innombrable de voix artificielles variées ne fait qu'une seule et même voix qu'on nomme un orchestre.

GEORGES BOUSQUET.

M. Zimmermann, qui a eu le bonheur d'assister au théâtre de la Reine, à Londres, à la première représentation de la *Tempesta*, opéra nouveau de MM. Scribe et Halévy, écrit ce qui suit au *Journal des Débats*, en rendant compte de cet événement musical :

« MONSIEUR,

« Londres, le 9 juin 1850.

« Je vous ai écrit récemment de la capitale de la Grande-Bretagne; il me quitte à peine Paris, et déjà l'on affirmait autour de moi que j'étais à Londres. Des distances, il n'en est plus question, c'est à peine si l'on remarque un peu d'Orléan entre les deux métropoles du monde. Le voyage qu'importe Calais à Douvres, la voie de fer qui roule sur la Cité, le voyage à travers les innombrables cheminées de Londres, confondraient Assolède lui-même. Pour le rail-way le toit devient une grande route, la rue n'est plus qu'une ornière....

« C'était une grande hardiesse d'oser, dans la patrie de Shakespeare, transformer le *Temple* en opéra. Qui pourrait s'en plaindre aujourd'hui, alors qu'un grand succès vient de couronner cette audacieuse entreprise? Covent-Garden lui-même reconnaît ce triomphe. Et c'est en montant la *Juive* de MM. Scribe et Halévy qu'il va être avec un heureux rival.

« Personne mieux que M. Scribe ne comprend les exigences musicales, personne ne dispose avec plus d'art et de précision les airs, les duos, les chœurs et les morceaux d'ensemble d'un ouvrage lyrique. Le public tient-il assez compte de l'extrême difficulté qu'éprouve un auteur à satisfaire à la fois le ténor et la prima donna, le basso coulant et le baritone? Sait-il, ce public quelquefois si difficile à amuser, tout ce qu'il faut d'adresse et de talent pour encadrer les divers morceaux de musique dans un action qui n'ait pas trop à souffrir de toutes ces adjonctions? M. Scribe, cette fois encore, a surmonté, avec son bonheur ordinaire, toutes les entraves. Les oppositions qu'il fait surgir de

son drame fournissent à chaque instant des inspirations nouvelles au compositeur. C'est de la musique commencée.

« La part que Shakespeare a donnée à la musique dans sa *Tempesta* devait suggérer l'idée d'approprier entièrement ce drame à un ouvrage lyrique; aussi, de l'année 1757, la pièce anglaise servit-elle de prétexte à Lichabensaire pour écrire un opéra-comique en trois actes, intitulé *Azémia ou les Sauvages*. Les rôles de Prosper et d'Azémia étaient confiés à Michl et à madame Dugazon. C'est dans l'ouverture d'*Azémia* que Daleyrac plaça le fameux air de danse que Ramau avait composé précédemment pour les sauvages illinois qui étaient à Paris à cette époque. Le morceau de Ramau est resté célèbre sous le nom d'*Air des Sauvages*. On l'exécute encore dans nos grandes solennités. En 1812, Nourrit, qui avait déjà rencontré dans mademoiselle Taghioni une délicieuse sylphide, fut de nouveau séduit par le sylphe Ariel de Shakespeare. Il fit donc le scénario d'un nouveau ballet intitulé *le Temple*. Cette fois tout fit naufrage, tout fut englouti, le livret avec la partition, le navire avec l'équipage. Nonobstant l'absence de tout intérêt dramatique, le dernier mot ne pouvait être dit relativement à *le Temple* de l'auteur anglais; les personnages de cette pièce devaient s'élever encore un moderne auteur de libretti: Callban, Prosper, Fernand, Miranda, voilà bien l'échelle vocale employée par les musiciens de nos jours; basse, baryton, ténor, soprano. Le sylphe Ariel, le magicien Prosper, le sauvage Callban, la naïve Miranda, la temple elle-même, tout cet aspect lyrique devait également appeler l'attention du compositeur. L'auteur de *la Juive* a compris ce que comportait tant d'éléments favorables, et l'aient d'ajouter une victoire nouvelle à ses anciennes victoires. L'auditoire seul est changé, non le succès.

« L'ouvrage n'a cessé de provoquer un concert unanime d'applaudissements, et quels applaudissements! A théâtre de S. M., les Français ce sont les plus grands seigneurs et les plus jolies femmes de l'Angleterre. Là les chapeliers salariés n'ont pas leur place marquée au parterre. Cette plate-bande ne s'y est pas encore épanouie, elle y bourgeoise à peine.

« Halévy, demeuré de toutes parts et entraîné sur la scène par Lablache, a été salué par les acclamations de la salle entière. Scribe, dans sa loge, remerciait le public enthousiaste qui l'appela à grands cris. Enin M. Balfe, l'habile chef d'orchestre, et l'honneur M. Lumley, ont dû partager les honneurs de ce traité d'amitié entre la France et l'Angleterre. Cette courtoise hospitalité laissera un profond souvenir dans le cœur de nos artistes français.

« Lablache présentait amplement l'étoffe nécessaire pour tailler un Callban auquel ne manqua ni le corps ni la voix; aussi ce personnage est-il devenu entre ses mains le principal rôle de l'ouvrage. Lablache s'y est montré plus que jamais un habile chanteur et un grand comédien.

« Carlotta est un sylphe ravissant qui voltige autour du drame et jette sur lui un charme inexprimable. C'est à peine si la brillante danseuse rase le sol de son pied léger. On sent que l'espace est son domaine.

« Quant à madame Rossi, jamais son talent n'a eu plus de fraîcheur, jamais sa voix plus de pureté. Il n'y a de différence aujourd'hui qu'un nombre toujours croissant d'admirateurs. Le parterre a jeté toutes ses fleurs à l'éblouissante cantatrice.

« Avec de pareils éléments, on pouvait rompre sur une victoire, elle est complète. Cet éclatant succès, commencé à Londres, se continuera à Paris. M. Roqueplan ne sera pas moins habile que l'intelligent directeur de *Her Majesty's theatre*, et à l'enfant prodige d'Auber succédera la *Tempesta* d'Halévy. L'œuvre d'un maître appelle l'œuvre d'un maître. ZIMMERMAN.»

### Journal d'un Colon.

(Suite. — Voir les Nos de Juin 1849, et 368, 370, 372, 374 et 379.)

Nous rentrâmes en ville. C'était dimanche; les rues, habituellement si tristes, si désertes, d'après le dire de ces messieurs, étaient encombrées de colons plus ou moins éumichinés; les auberges et les quelquies cafés à la française refusaient du monde; les cafés maures n'avaient jamais abrité tant de blouses et tant de paletots à la fois; et dans les rares boutiques du petit commerce il y avait un mouvement inaccoutumé. Décidément le Parisien n'abandonnera jamais ses habitudes du dimanche!

« A Paris, le colon parisien allait à la barrière manger le traditionnel veau au pois ou la gibelotte aux petits oignons; à Cherchell, où ces jouissances sont inconnues, le Parisien colon ira promener sa famille dans les montagnes ou sur la grève; les enfants, au lieu de cueillir dans les blés des couronnes de bluettes ou des bouquettes de coquelicots, chercheront des tortues dans les broussailles, des galets ou des coquillages sur le bord de la mer; et si le chef de famille est obligé de rentrer à la caserne manger le dîner du gouvernement, il fera en sorte d'y ajouter un ou deux litres de vin aigre, qu'il boira avec quelque *pays* de rencontre portant l'uniforme du soldat français. Puis, le soir, son prétexte de laisser la bourgeoisie cochée dans les rues, il se rendra dans les tavernes malhaisées, pour acheter convenablement la journée en buvant la tournée du pays à la santé de la France.

« Le dimanche, à Paris, la fillette ailé volontiers, sous le patronage maternel, faire une ou deux contredanses derrière les barreaux verts ou sous les treilles de verdure de la banlieue; à Cherchell, elle ne pourra s'empêcher d'aller au bal de la République, où grince imployablement un aigre vibron, accompagné d'une clarinette qui fait dresser les cheveux et d'un trombone qui forait enve à Bibouquet par la perfection de la note unique.

« Ou bien elle ne résistera pas à l'entraînement de la musique du *Grand Bal Cherchell*, où, depuis plusieurs années (à ce qu'on m'a dit), un orgue de Barbarie fait danser la population européenne avec les mêmes airs, lesquels, n'ayant pas la prétention d'être très-variés, peuvent passer à l'heure qu'il est pour des airs connus.

« Pendant mon séjour ici, j'eus le temps de vérifier l'exactitude des observations antérieures que je viens de vous soumettre sur les habitudes enracinées des enfants de Paris: je vous assure, mon cher ami, qu'elles n'ont rien que d'extrêmement vrai, et que, dans ce sens, je les ai vu m'instiller.

« Comment! j'en ai donc ces fidèles amis du plaisir, quand nous serons dans nos villages, pour ne pas faillir à leurs ha-

Dans la semaine, le Maltais est un rude travailleur; il va à la pêche de la boule, qu'il vient ensuite vendre sur le marché; il vous promène en barque sur la mer; et, si vous aimez les oursins ou châtaignes de mer, dans l'eau jusqu'à la ceinture, il remuera, pour vous en trouver, des morceaux de rocher énormes. Le Maltais va chez le colon maraîcher, lui achète ses fruits et ses légumes, et les revend ensuite ce qu'il veut. Si vous voulez les grenades ou des oranges de Bidad, des citrons de Millianah, vous n'en trouverez que chez le Maltais. Aimez-vous les liguës seches, le Maltais a les plus grosses, les plus belles.

Si vous voulez vous débarrasser de votre garde-robe ou de votre mobilier, le Maltais vous achètera l'une et l'autre. Mais n'allez pas vous repentir ou, pour une cause quelconque, vouloir redevenir acquéreur de ce que vous lui avez vendu; il n'y a qu'un instant: vous payeriez le double du prix qu'il vous en a donné.

Dans la semaine, le Maltais est croque-mort et fossoyeur, il fait les commissions et porte les fardeaux. C'est, en un mot, le Savoyard de l'Afrique, avec cette différence qu'il est malhonnête, brutal et voleur.

Le Maltais parle l'arabe beaucoup plus purement que les Kabiles; le français, il l'écorche. Cependant, continuellement en relation avec les Français et les Arabes, auxquels il vend et achète, il sert pour ainsi dire de truchement entre la population européenne et la population indigène.

Dans la semaine, le Maltais porte de grandes boucles d'oreilles, et, sur sa tête, un gros bonnet de laine à la manière des paysans corses. Presque toujours en bras de chemise, une ceinture, ordinairement rouge, fait plusieurs fois le tour de ses reins et soutient un large pantalon en toile à voiles, qu'il retroussé en bourettes jusqu'aux genoux; il ne porte de souliers que le dimanche: c'est son luxe.

Quand le Maltais a fini sa laborieuse journée, il aime à se réunir à ses amis et à chanter des airs de son pays, en trait-



Le Maltais le dimanche.



Le Maltais dans la semaine.

bitudes du dimanche? je ne sais; et je crains fort qu'ils soient obligés d'y renoncer. Sera-ce un bien? sera-ce un mal?

Les Arabes regardaient tout ce monde sans en paraître étonnés; quelquefois cependant ils se retournaient sur le passage d'une jeune femme; cet hommage rendu à la jeunesse, quelquefois même à la beauté, n'eut pas cependant grand succès auprès de celles qui en étaient l'objet.

Une chose me frappe aujourd'hui plus que ces jours derniers, c'est la population maltaise et espagnole: ceux-là aussi ont conservé leurs types et leurs habitudes.

Il y a à Chercheff plusieurs bouges tenus par des Maltonnaises; là, on vend du vin, de l'eau-de-vie, de l'absinthe, des pipes et du tabac; là, les Maltais s'assambent, boivent, jouent et chantent, le dimanche, jusqu'à la fermeture de l'établissement, sollicités souvent par le commissaire de police.

Le dimanche, le Maltais met une chemise propre, il lisse ses cheveux, baisse son pantalon, soutenu par une large ceinture rouge, met des souliers, quelquefois même des bas, et se promène ou flâne et boit dans les cabarets.



Le Maltais chez la Maltonnaise.

les Arabes, où il délaye la chaux et roule la brouette avec succès.

Il est en général lourd, empressé. Son costume ne manque pas cependant d'élégance et de pittoresque. Le dimanche, il porte un chapeau en peluche noire, haut de forme et fermé. Tout du long de la semaine descend un régime de grosses houppes noires dont la dernière repose sur un bord extrêmement étroit. Un foulard jaune ou rouge sur lequel il rabat fastueusement un vaste col de chemise tourne négligemment autour de son cou nerveux; il se ceint les reins avec une ceinture de cuir. Quelque temps qu'il fasse, l'Espagnol porte sa veste sur l'une ou l'autre épaule; il ne s'en revêt jamais; parfois il met une culotte en velours avec des guêtres en cuir qui montent aux genoux et qu'il boucle avec beaucoup de laisser aller; alors il a des souliers; et brochant sur le tout une espèce de grand lutan fondris rayé de bleu borié de grands oeillets, il se drape avec cela comme avec un manteau; et ainsi costumé, il se promène gravement, roulant entre les doigts sa bien-aimée cigarette: l'Espagnol ne fume jamais la pipe.

Dans la semaine, l'Espagnol entoure sa tête d'un mouchoir sur le-

nant d'une voix nasillarde sur la dernière phrase jusqu'à ce que la respiration lui manque.

Parfois il y a dans la posada une mauvaise guitare: oh! alors, se penchant en arrière ou se dandinant sur son tabouret, le Maltais gratte avec bonheur, à la grande joie de ses compatriotes qui l'écourent, son instrument discord.

Parfois encore, monté par les libations, tandis que la guitare se plaint sous ses doigts, le Maltais aime, en face d'un ami, à danser une espèce de cachucha qui, je vous assure, ne manque ni d'agrément ni de caractère; je vous avoue même, mon cher ami, que je me suis souvent arrêté avec quelque plaisir lorsque j'entendis tomber quelques bribes d'accords de la guitare du Maltais, et que je l'ai souvent suivi quand, le soir, avec quelques bons compagnons, il se promenait lentement, en chantant, dans les rues sombres et désertes de la ville. Que voulez-vous! on est sévère de tout ici, et vous savez si j'aime la musique!

Le Maltais arrive ordinairement sans un sou; ses compatriotes, sans craindre la concurrence, lui font un noyau d'établissement avec quelques oranges, quelques citrons, etc.; pour le reste, l'industrie du pauvre diable doit y pourvoir. Eh bien! malgré ce maigre commencement, il n'est pas rare de voir, au bout de quelques années, le Maltais, bien vêtu, s'en retourner au pays, où l'attend sa maîtresse pour se marier; et là, avec l'argent qu'ils ont gagné, l'homme achète une barque et se fait pêcheur, la femme monte une petite auberge, et l'un et l'autre vivent heureux. Le Maltais fait volontiers société avec l'Espagnol; ils boivent et jouent ensemble, et se soutiennent charitablement quand l'un ou l'autre a trop bu, ou qu'ils ont trop bu tous deux, ou qu'il s'agit de vider une querelle avec le poing ou avec le stylet.

L'Espagnol, qui fut pendant un temps le maître en ce pays, y fait aujourd'hui bien piètre figure; il n'est pas indigne d'être comme le Maltais. A part de rares exceptions, l'Espagnol est terrassé, quelquefois macou; on l'emploie aussi aux travaux du port et des routes concurremment avec



Le Espagnol le dimanche.



L'Espagnol dans la semaine.

quel il pose son chapeau; celui-ci est en feutre ras et, comme celui du dimanche, haut de forme, pointu, très-étroit des bords mais sans houppes. Toujours la veste sur l'épaule. La culotte est remplacée par un pantalon d'une largeur d'énormes, qui tombe en flottant sur un pied chaussé de mauvaises espadrilles toutes rapiécées. Il n'est pas rare de le voir travailler aux constructions avec son tartan sur l'épaule.

Comme le Maltais, l'Espagnol vit de peu; il ne fait qu'un repas par jour. Quand le soir la journée est finie, il va chez la maçonnesse manger un peu de soupe et un mauvais ragout au piment; dans le jour, du pain de munition et quelques gros oignons rouges suffisent à son appétit.

La journée du manoeuvre est de 30 sous; celle du compagnon ne descend jamais au-dessous de 4 francs et monte souvent à 6, encore est-on très-heureux d'en rencontrer à ce prix, car les ouvriers d'art (c'est ainsi que ces gens-là s'intitulent) sont en très-petit nombre en ce pays, et la main-d'œuvre est hors de prix.

Puisque j'ai entamé le chapitre de la classe laborieuse, je vais de suite en finir avec elle en vous dépeignant tant bien que mal les habitudes de la population indigène, qui se mêle volontiers aux Espagnols et aux Maltais dans les gros travaux de construction.

L'Arabe ouvrier est ce que chez nous on appelle le manoeuvre. Coiffé de la chéchia, qu'il couvre ou inairement d'un mauvais madras, il n'est vêtu que de sa qumia-fja, dont les manches, comme aux chemises de nos femmes, laissent le bras entièrement à découvert. Cette chemise, qui descend jusqu'aux genoux, est serrée à la taille par une ficelle ou un lambeau de ceinture. La jambe et le pied sont nus. Quelquefois il porte le seroual (culotte d'une ampleur extravagante, en percaline grise); dans ce cas, une véritable ceinture est roulée autour de ses reins. C'est dans ce costume que le manoeuvre arabe soulevé d'énormes pierres, fait du béton, charrie du sable et de l'eau, et porte sur son



Promenades nocturnes et musicales des Espagnols.

eu, dans une espèce de hotte en bois aux longues poignées, d'écrasantes charges de mortier. Dur au mal, on le voit fréquemment avec les jambes engangantées continuer son travail en chantant un refrain monotone sur un ton nasillard.

Il y a chez les Arabes une classe tombée, je ne sais pourquoi, dans le mépris: ce sont les Négros. Le Nègre est ordinairement un grand et solide gaillard, fort et souple; sur le chantier il est très-curieux à observer. Toujours gai, prêt à montrer dans un rire franc et ouvert deux magnifiques rangées de dents très-blanches, n'était son imperturbable bonne humeur, à le voir avec ses longs bras et ses jambes sèches et nerveuses toutes marquées de plâtre, on le prendrait pour un lambeau de catalague lamé de blanc.

Le manoeuvre arabe est encore plus sobre que l'Espagnol et le Maltais; il ne mange, lui, du matin au soir, que du pain

de manition qu'il achète aux soldats; il est vrai de dire qu'étant pris parmi la classe infime des indigènes, il n'observe pas rigoureusement le chapitre du Coran qui défend le jus de la treille, et que lorsqu'il se met à boire, il viderait à lui seul une bordelaise de vin ou une pipe d'eau-de-vie; aussi n'est-il pas rare de le rencontrer battant les murailles en commandant l'exercice de toute la force de ses poulmons, et poursuivi par une joyeuse troupe de bambins arabes, qui le poussent en criant sur l'air des *Lampions*: *Aouh, aouh, pataouh!* L'Arabe se fait encore volontiers vouturier. Alors, conservant le costume que je vous ai décrit déjà, il y joint la blouse bleue de nos charretiers, et, son fouet à la main, il paraît être le plus heureux des hommes, lorsqu'à la tête de ses chevaux il chemine en chantant un air de sa tribu.

Voici, mon cher Armand, de quels éléments se compose la population ouvrière du pays. Au travail, la bizarrerie des costumes présente à l'œil inaccoutumé du Parisien un aspect qui étouffe le premier jour, mais auquel on est bientôt fat.



Les Arabes manoeuvres.



Les Négros.





la centième ou dernière vient de paraître à l'époque fixée par le prospectus. Jamais auteur et éditeur n'ont fait preuve d'une plus scrupuleuse exactitude. Jamais surtout ils n'ont tenu plus fidèlement leurs engagements envers le public. Nous ne craignons même pas de le dire, ils ont donné à leurs nombreux souscripteurs plus qu'ils ne leur avaient promis. La seconde moitié de ce magnifique volume, l'un des plus beaux assurément qui aient été publiés depuis longtemps, a été encore mieux illustrée que la première. Aussi, aucun livre de voyage n'est-il plus curieux, plus instructif à regarder. Chacune de ses 400 pages de texte a pour ornement et pour explication deux, trois, quatre, six, huit gravures — au moins une d'une dimension plus grande — et ces gravures, qui représentent tantôt des paysages ou des villes, tantôt des scènes de mœurs ou des costumes, tantôt des personnages historiques, tantôt enfin des monuments ou des chefs-d'œuvre de l'art, sont toutes originales, toutes signées de noms d'artistes célèbres, qui en avaient fait eux-mêmes les croquis d'après nature. La plupart ont été empruntées à la riche collection de l'illustration, un plus petit nombre à d'autres ouvrages qui, à cause de leur format et de l'élevation de leur prix — tel que le *Panorama d'Égypte et de Nubie*, par M. Hector Horeau — n'avaient eu qu'une publicité restreinte, un quart au moins sont inédites. Les six de ces dernières, que nous reproduisons ici comme échantillons, prouveront à nos abonnés qu'elles ne le cèdent en rien, au double point de vue de la composition et de l'exécution, à celles qui avaient déjà été publiées dans les colonnes de ce journal. Du reste, la meilleure manière de louer les 663 gravures qui illustrent le *Voyage dans les cinq parties du monde*, c'est moins encore de constater qu'elles ont coûté plus de 200,000 fr.

que de citer simplement les noms des artistes par qui ou d'après les dessins desquels elles ont été mises sur bois. Ce sont MM. Appert, Baubot, Adolbert de Beaumont, Alexandre Bida, Pharamond Blanche, d'Auguste Borget, Bonquet,

Flandin, Freeman, Théodore Frère, Gavarni, le prince Gagarine, Karl Girardet, Guesdon, Imer, Horeau, le docteur Jacquot, Armand Leleux, Letuaire, Leullier, Marilhat, Alphonse Montfort, Morel-Fatio, Philippoteaux, Pierra, Porion, Prisse, Radiguet, Renard, Rogier, Roubaud, Bousset, Rugendas, le prince Solतिकof Saint-Aulaire, Schœffl, Thuillier, Timm, Valentin et Horace Vernet.

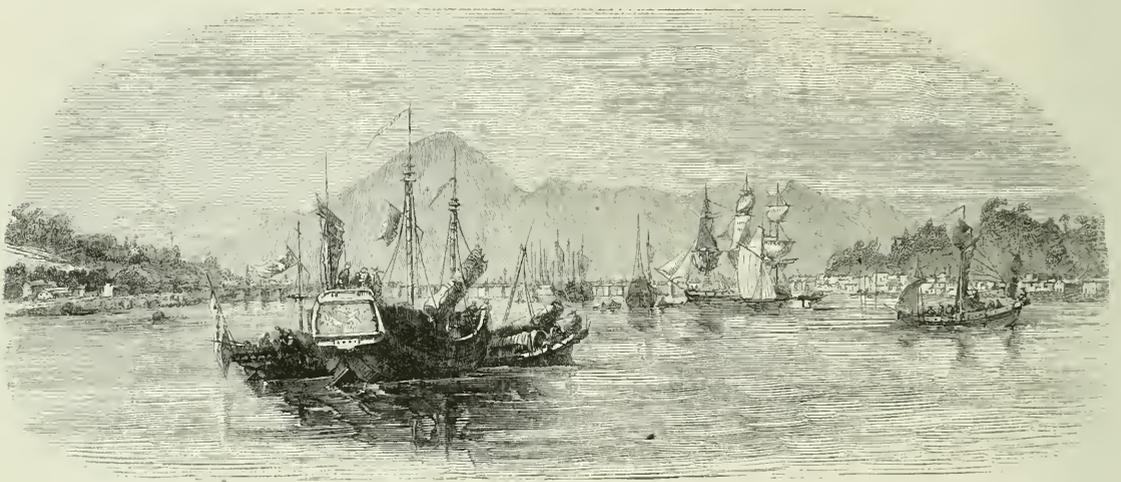
A la rigueur, cet album, unique en son genre, aurait pu se passer d'un texte. Rien qu'à parcourir du regard cette riche collection de gravures originales, mises en ordre et disposées avec un goût parfait, on s'instruit de deux manières; on prend tout à la fois une leçon de dessin et une leçon de géographie, d'histoire, d'ethnographie. Le crayon ou le pinceau ont surtout, quand il s'agit de voyage, une immense supériorité sur la plume. Tel croquis même informe en apprend souvent plus, en fait de types de races, du caractère physique d'un pays, de l'architecture, des costumes ou des mœurs de ses habitants, que de longues descriptions. Il y a certaines choses qu'il faut avoir vues, soit par soi-même, soit par un gravure ou par un tableau, pour s'en faire une idée exacte. En outre, la mémoire des yeux se perd moins vite que celle de l'esprit, qu'on nous permette cette expression. Une heure de récréation employée à feuilleter le *Voyage illustré* sera plus profitable que bien des heures d'étude. Elle procurera le double plaisir que ne peut manquer de causer la contemplation d'une œuvre d'art, et l'aspect réel de contrées et de mœurs ignorées ou peu connues.

Toutefois, le *Voyage illustré* sera encore plus agréablement et plus utilement lu que regardé: l'auteur lui-même pourrait le prétendre, sans s'exposer au reproche d'immodestie; car il n'a voulu faire, il n'a fait qu'une compilation. Son seul mérite



Valachie. — Halte de chasse de Bohémiens, d'après un daguerréotype.

Chacont, Champin, Dauzats, Decamps, Eugene Delacroix, Doussault, Du bois de Montpéroux, Féron, Flacheracker,



Chine — Fou-Chou-Fou, par M. A. Borget.

consiste à avoir réuni avec intelligence et avec goût ce qui a été publié de plus nouveau et de plus remarquablement écrit depuis vingt ans, en Angleterre, aux États-Unis,

en Allemagne, comme en France, sur les divers pays où il a conduit successivement son voyageur imaginaire. Du reste il ne s'attribue rien de ce qui ne lui appartient pas en propre; il ne fait aucune citation sans indiquer l'ouvrage qui lui a fourni. Ses précédents travaux littéraires, sa traduction de l'*Histoire générale des Voyages de découvertes maritimes et continentales*, par W. Desborough Cooley, une collaboration mensuelle de plus de dix années à la *Revue britannique*, devaient lui rendre plus facile peut-être qu'à tout autre la tâche qu'il s'était imposée, et qu'il a remplie, on ne peut le nier, avec un rare honneur. Il a su non-seulement puiser aux meilleures sources, mais fondre en un tout vraiment original et nouveau, en les résumant et en les reliant entre eux, les plus heureusement possibles, les divers passages qu'il avait cru devoir extraire des 200 volumes, français, anglais, allemands, allemands, dont il s'est principalement servi. Aussi son *Voyage dans les cinq parties du monde* est-il tout à la fois un voyage proprement dit et une bibliothèque ou une collection des voyages les plus récents et les plus estimés; collection qu'il serait très-couteux et très-difficile de se procurer, même à Londres ou à Paris.

fait assister à la pêche de la baleine, le conduit de Bergen à Hammerfest, en passant par le cap Nord. Traversant la Laponie, il vient s'embarquer à Tornéa, pour Saint-Péters-

Il n'est pas un des cinquante et un chapitres du *Voyage illustré* qui, si court qu'il soit, ne contienne des analyses ou des extraits de cinq à six ouvrages, et qui n'ait par conséquent coûté à M. Adolphe Joanne de laborieuses recherches; car chacun d'eux est consacré à un pays différent. L'itinéraire a été habilement tracé, de manière à faire traverser au voyageur les contrées les plus intéressantes ou les moins connues. Ainsi, avant de s'embarquer à Brest, pour la Norvège, il visite en détail le port et la ville, la rade et tous leurs établissements; puis, après une relâche forcée à Jersey, il débarque à Bergen, d'où il va visiter les fiords et les fiords les plus curieux de la Norvège. Un baleinier, qui le



Asie russe. — Prêtre bouddhiste, professeur de langue mongole.



Russie. — Un marchand russe.

bourg, où il séjourne assez longtemps pour visiter non-seulement la ville et ses environs, mais pour étudier et d'écrire avec détail les mœurs de leurs habitants. Les chasses russes, la Neva et Krostaat remplissent trois chapitres. L'hiver

l'ayant chassé de la capitale actuelle de la Russie, il court en poste à Moscou, où il se repose quelques jours; puis, reprenant sa course rapide, il visite lassi et Bucharest, jette un coup d'œil général sur les principautés daubiennes, s'embarque à Giurgevo, sur le Danube, et se rend, par la mer Noire, à Constantinople. Quand il a suffisamment vu et décrit le Bosphore, Pétra, le Séraï et Stamboul, il se rembarque de nouveau sur la mer Noire, touche à Trébizonde, débarque à Redoute-Kale et gagne Teheran, par Tiflis, en racontant l'ascension du mont Ararat par le docteur Parrot, et en résumant tout ce que les voyageurs modernes nous ont appris de plus positif sur le Caucase de Teheran, il se rend en Syrie, en passant par Nivive, où il expose les découvertes de MM. Bota, Flandin et Layard; monte au mont Carmel, traverse le désert, fait l'ascension du Sinaï, redescend à Suez et vient prendre un repos nécessaire au Caire. Le Nil et les Pyramides de Gizel lui fournissent les sujets de deux chapitres du plus haut intérêt. A peine se sent-il en état de recommencer son voyage, qu'il s'embarque à Alexandrie, sur un bâtiment qui relâche successivement à Athènes, à Tunis, à Bougie, à Alger, à Blidah et à Oran. Son séjour en Afrique dure assez longtemps pour lui permettre de faire quelques excursions dans l'intérieur des terres, à Blidah, à Staouéli, au Tlélat, et de pousser dans le Sahara, avec MM. Carette et Daumas, une reconnaissance qui s'étend jusqu'au grand désert. Une balancelle espagnole le conduit ensuite d'Oran à Malaga; il traverse l'Andalousie par Ronda, s'arrête à Séville et redescend le Guadalquivir jusqu'à Cadix, d'où un navire anglais le porte à Calcutta, après l'avoir fait relâcher à Ceylan. Pendant son séjour dans la capitale de l'Inde anglaise, il se promène à travers l'Inde, sous la conduite du prince S. — Enfin il visite Hong-Kong, la nouvelle colonie de l'Angleterre, et Canton, traverse l'Océanie, et, après avoir relâché à Nouka-Oliva, il s'aventure jusqu'au pôle sud, avec la dernière expédition de Dumont-d'Urville, et vient enfin achever son voyage à Lima, où il se décide à retourner en France par l'isthme de Panama.

Tel est, résumé presque aussi sommairement qu'une

table de chapitres, l'itinéraire de ce beau voyage dans les cinq parties du monde entrepris et raconté par M. Adolphe Joanne, grâce à la collaboration de MM. Brzeux, Emile Souvestre, Aristide Guilbert, Michélet, pour la Bretagne;

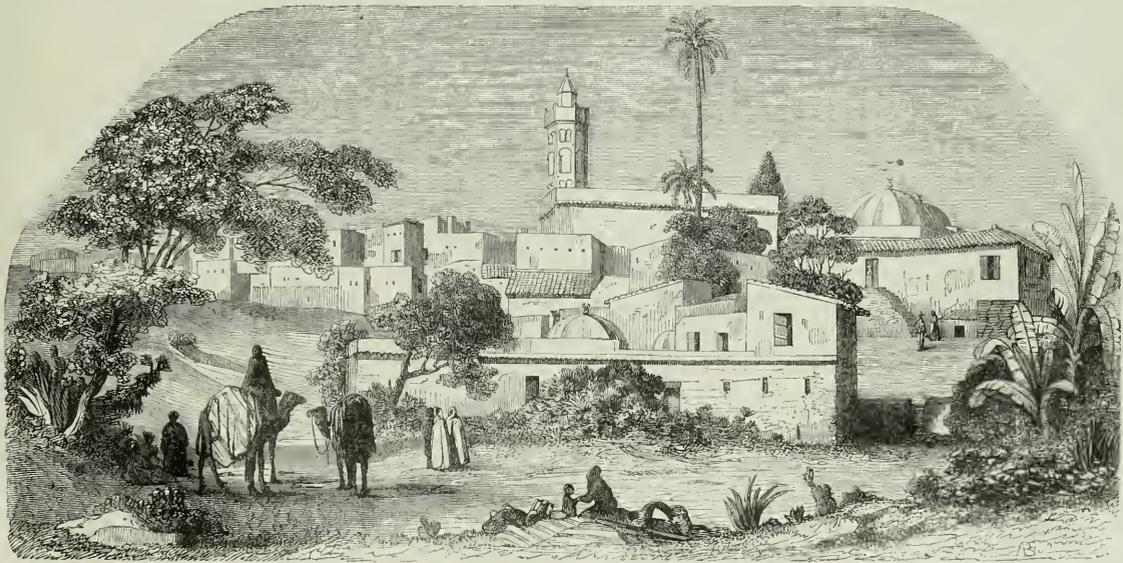
Soltikof, Malcolm, Frazer, Aucher-Eloy, Layard, de Bode, pour le Caucase, la Géorgie et la Perse; — Eusebe de Salles, Marmier, Montfort, maïame Agénor de Gasparin, Lane, Ampère, Dauzats, Gisquet, Poujoulat, Lamartine, l'auteur d'Ethien, Malherbe, Robinson, Gérard de Nerval, Ad. de Beaumont, X. Raymond, Horeau, pour la Syrie et l'Égypte; — Madame Ag. de Gasparin, de Valon, Levesque, Lamartine, pour Athènes; — De Chassiron, Franck, Fuchier Muskau, Marcel, pour Tunis; — Carette, Marmier, Daumas, maréchal Bugeaud, Neveu, Félix Moruan, Walsin Esterhazy, Gallibert, Baude, docteur Jacquet, Richard, pour l'Algérie; — de Valon, Théophile Gautier, Ford, Louis Vigarot, Méméré, Marmier, Edgar Q. inet, pour l'Espagne; — Campbell, le prince Soltikof, Théodore Pavie, Jacquemont, de Warren, Fontanier, pour Ceylan et l'Inde; — A. Barrot, le colonel Sleeman, Old-Nick, Hanemann, Lavollée, Dupré, Fontanier, Gutzlaff, Michel Chevalier, Fortune, Titer, Hedde, pour la Chine; — Dupetit-Thouars, Dumont-d'Urville, Reybaud, Vincendon-Dumoulin, Max Haiguet, pour l'Océanie et le Pôle sud; — Max Radiguet, Walpole, Lesson, Tschudi, de Botmian, pour le Pérou et Lima, — sans énumérer ici les nombreux articles de la Revue des Deux Mondes, de la Revue Britannique, de la Revue Orientale, des Annales des Voyages, et d'autres collections auxquelles M. Adolphe Joanne a fait aussi de nombreux emprunts.

Il est juste, après avoir loyalement reconnu ce qu'il doit aux autres, que l'Illustration constate elle-même que le Voyage illustré lui doit non-seulement ses plus belles gravures, mais un grand nombre d'excellentes pages tirées des articles publiés avec ces gravures dans ce recueil, qui est, sous ce rapport, un des plus riches qui existent. Nos lecteurs, qui comptent parmi les plus curieux et les plus instruits, savent avec quel empressement nous accueillons les communications des artistes voyageurs; les voyageurs eux-mêmes, sachant à quels lecteurs ils ont à faire, s'empressent de nous offrir la fleur de leurs impressions et de leurs albums. Il n'est donc pas étonnant que M. A. Joanne ait puisé à pleines mains dans l'Illustration. C'est d'ailleurs à titre de collaborateurs de l'Illustration que la plupart des écrivains et des artistes nommés dans cet article ont fourni leur contingent à l'auteur du Voyage illustré dans les cinq parties du monde.



Russie. — Ancien costume des femmes tartares de Kazan.

— Robion de la Tréhouais, pour Jersey; — Adalbert de Beaumont, Murray, Laing, pour la Norvège; — Xavier Marmier, la Landelle, pour la pêche de la balaine et la Lapone; — Louis Viardot, Marmier, Kohl, de Custine, Schmitzler, de Montferand, Auger, Murray, Hommaire de Hell, pour la Russie; — Vaillant, Bellanger, Saint-Marc-Girardin, Pouschkine, Demidoff, pour la Moldo-Valachie et le Danube; — Alexis de Valon, X. Marmier, Lamartine, d'Aubignosc, Adalbert de Beaumont, Charles Emmanuel Brayer, miss Pardoe, lady Londonderry, Fontanier, pour Constantinople et Trébizonde; — Dubois de Montreux, Suzannet, Teule, Parrot, de Stackelberg, Flandin, Wagner,



Algérie. — Tombeau de Sidi Abi-el-Bahman à Coloh.

## Journal et correspondance

DE SAMUEL PEYS,

SECRÉTAIRE DE L'AMIRAUTÉ SOUS CHARLES II (1).

Lorsque nous avons rendu compte l'année dernière du *Journal de Peys*, nous n'en avions point encore les deux derniers volumes, et nous avons dû, faute de renseignements assez complets, nous borner à indiquer certains aspects de ce curieux caractère, sur lesquels nous demanderons aujourd'hui la permission de revenir. Quoiqu'on ne se fasse pas grand scrupule, en général, de traiter lestement ces sortes de personnages comiques, nous ne voulons point, même en pareil cas, être soupçonné de calomnie; et nous tenons à fournir nos preuves, d'autant qu'elles sont, ce nous semble, assez divertissantes.

Nous avons avancé, par exemple, que ce respectable M. Peys n'était pas seulement amateur de spectacles, mais qu'il n'avait pas moins de goût pour les actrices, ou, en un mot, qu'il était un peu plus porté vers le beau sexe qu'il n'appartenait à un homme marié, à un défenseur de la famille et de la religion. Feuilletons, pour nous en assurer, son examen de conscience.

« Et d'abord qu'on n'aïlle pas s'imaginer qu'il n'avait pas sa femme. Voici ce qu'il en dit à deux ans d'intervalle, après sept et huit ans de mariage :

« 2 novembre 1662. Causé avec ma femme, qui ne m'a jamais donné plus de contentement, Dieu soit béni! que maintenant, montrant le même soin, la même économie et la même innocence, tant que je lui évite les occasions d'être autrement, qu'elle a jamais fait de sa vie, et tenant son ménage aussi bien.

« 10 octobre 1664. Ce jour, par la grâce de Dieu, ma femme et moi avons été mariés neuf ans; mais ma tête étant remplie d'illaires, je n'ai pas songé à le célébrer par quelque chose d'extraordinaire. Mais je bénis Dieu d'avoir prolongé notre vie, notre amour et notre santé, lesquels je souhaite du fond de mon cœur que le même Dieu nous continue longtemps!

Dans maint endroit de son journal, il constate avec complaisance les succès de sa femme dans le monde; il est tout disposé à la trouver plus belle que toute autre, et cependant

« 9 avril 1661... Il y avait M. Hempton et sa femme, une jolie femme, qui parle latin; M. Allen et deux filles à lui, toutes deux très-grandes, et la plus jeune très-belle, au point que je n'ai pu m'empêcher d'en être extrêmement épris, ayant, entre autres choses, la plus belle main que j'aie jamais vue... Les dames et moi, et le capitaine Pitt et M. Castle, nous avons pris un bateau et nous avons descendu l'eau pour voir le *Souverain*, ce que nous avons fait, y prenant grand plaisir, chantant tout le long du chemin, et, entre autres divertissements, j'ai mis mylady, mistress Turner, mistress Hempton et les deux mistress Allen dans la lanterne, et j'y suis entré et je les ai embrassées, le demandant comme un droit appartenant à un officier supérieur...

« 10.... Nous avons eu une belle collation, mais j'y ai pris peu de plaisir; la musique était trop mauvaise, et j'avais l'esprit trop occupé de mistress Rebecca Allen. Après que nous avons eu fini de manger, les dames se sont mises à danser; et entre autres hommes que nous avions, j'ai été forcé de danser aussi, et je m'en suis fort mal tiré. Mistress R. Allen a dansé fort bien, et paraît la femme de la meilleure bûche que j'aie jamais vue. Vers neuf heures, sir William et mylady sont retournés chez eux; et nous avons continué à danser une heure ou deux; puis nous nous sommes séparés très-contentés et joyeux, et sommes rentrés à pied chez nous, moi conduisant mistress Rebecca qui a paru, je ne sais pourquoi, en cela et en d'autres choses, vouloir être dans de bonnes grâces, et qui, en toutes choses, m'a témoigné des égards. Chemin faisant, elle a voulu à toute force que je chante, et je l'ai fait assez bien, et j'ai reçu beaucoup de compliments. Puis chez le capitaine Allen... et là n'ayant aucune envie de quitter mistress Rebecca, j'ai fait qu'il faut qu'elle chante (son père et moi), mistress Turner et moi sommes restés jusqu'à deux heures du matin, et nous avons été excessivement gais, et j'ai eu l'occasion d'embrasser mistress Rebecca très-souvent. »

Le lendemain matin, il joint encore du plaisir de se trouver avec elle, et vers neuf heures, après déjeuner, il lui fait repartir pour Londres, « un peu tourmenté, dit-il, de me séparer de mistress Rebecca, ce que Dieu me pardonne! »

« Nous avons parlé de son goût pour les actrices. Mistress Knipp faisait partie de la troupe du théâtre du roi. Elle était mariée, et Genest dans son *Histoire du théâtre anglais* (vol. 4<sup>e</sup>) cite seize rôles remplis par elle de 1664 à 1678.

« 6 décembre 1665. Eté à pied avec ma femme et Mercer chez mistress Pierce... Là, la meilleure compagnie pour la musique où je me suis jamais trouvé, et je voudrais pouvoir y vivre et y mourir, tant pour la musique que pour la figure de mistress Pierce et de ma femme, et de Knipp, qui est assez jolie, mais la plus excellente, la plus folle créature et la plus grande cantatrice que j'aie entendue de ma vie.... J'ai passé la soirée presque en extase; et, après les avoir invités chez moi pour dans un ou deux jours, nous nous sommes séparés.

« 8. Nous avons eu d'excellente musique en abondance, et un bon souper, et dansé, et une bonne scène de mistress Knipp se levant de table malade; mais elle n'a dit tout bas ce qu'elle a dit de sa main de quelcun parole dure que son mari venait de lui dire lorsqu'elle était et était en l'honneur, et l'ordinaire. Mais nous lui avons rendu sa bonne humeur, et nous avons été très-gais, passant la soirée jusqu'à deux heures du matin, dans le contentement le plus parfait où j'aie été de ma vie.

« 28 février 1666. Mistress Knipp a dîné avec nous; elle est la plus agréable compagnie du monde. Après dîner, j'ai donné à ma femme de l'argent à dépenser pour Knipp, 20 shillings.

« 10 mars. Je trouve à la maison mistress Pierce et Knipp venues pour dîner avec moi; nous avons été extrêmement gais; et, après dîner, je les ai menées, et ma femme, en voiture à la nouvelle Bourse, et là j'ai donné à ma Valentine, mistress Pierce, une douzaine de paires de gants et une paire de bas de soie, et à Knipp par compagnie, quoique ma femme eût, de mon consentement, dépensé 20 shillings pour elle l'autre jour, six paires de gants. Le fait est que je me laisse aller un peu plus au plaisir, sachant que je suis dans l'âge convenable pour le faire; et pour avoir observé que la plupart des hommes qui prospèrent dans le monde oublient de prendre du plaisir pendant qu'ils font leur fortune, mais se réservent pour l'époque où ils l'auront faite, et alors il est trop tard pour qu'ils en puissent jouir. »

« Jusque-là, tout va bien; rien n'est venu troubler sa bêtitude; mais voici que l'honorable conjugal se rembrunit.

« 9 mai. Chez Pierce où je trouve Knipp; et là avec elle à Cornhill, choisir une chemise pour le cabinet de Pierce. Ma femme extrêmement vexée que je sois sortie avec ces femmes, et, lorsqu'elles ont été parties, elle les a appelées je ne sais quoi, ce qui m'a vexé, ayant été si innocent avec elles. »

« A la suite de cette querelle, le journal ne fait plus mention de Knipp pendant trois mois. Mais l'interruption des relations est due à une autre cause qu'à la jalousie, car les relations recommencent et la jalousie n'a pas cessé.

« 6 août. Après dîner, entre mistress Knipp, et je me suis mis à causer avec elle; c'est la première fois qu'elle est ici depuis qu'elle est accouchée. J'ai été très-agréable pour elle, mais j'ai remarqué que ma femme n'a pas grand plaisir à la voir ici. Quoi qu'il en soit, nous avons causé et chanté, et nous nous sommes bien divertis... J'ai offert de les reconduire (Knipp et mistress Pierce) et d'emmener ma femme avec moi, mais elle n'a pas voulu y aller; de façon que je suis allé avec elles, laissant ma femme de fort mauvaise humeur. Cependant, je n'ai pas voulu me laisser détourner de leur faire cette politesse, mais j'ai fait chercher une voiture, et suis parti avec elles; et en chemin, Knipp disant qu'elle était sortie sans dîner, je les ai menées à Old-Fish-Street, et chez la même femme où j'ai donné mon dîner de noces, et où je n'avais jamais été depuis, et là je leur ai donné une tête de saumon et ce qu'en a pu trouver. Et là nous avons parlé de la mauvaise humeur de ma femme, que j'ai excusée autant que j'ai pu, et elles ont paru l'admettre, mais elles ont avoué qu'elles s'en étonnaient.... Je les ai raménées toutes deux, Knipp à sa maison. Son mari était sur la porte, et elle a été bien contente qu'on ait vu que c'était avec moi et mistress Pierce qu'elle était restée si longtemps, et avec personne autre. A la maison, où j'ai trouvé ma femme hors d'elle, et traitant mistress Pierce et Knipp de filles, et je ne sais quoi. Mais je n'ai rien dit qui pût offenser, et j'ai laissé tout passer tranquillement.

« 23 janvier 1667-7. Eté prendre ma femme et Mercer... et au Théâtre du Roi.... le chant de Knipp nous a plu. Là, dans une loge, nous avons aperçu mistress Pierce; et, en sortant, elles nous ont appelés, et nous les avons attendues, et Knipp nous a fait tous entrer, et nous a amené Nelly (Nell Gwynne), une très-jolie femme, qui jouait ce soir le grand rôle de Cœlia, et là j'ai joué très-joliment. Je l'ai embrassée, et autant en a fait ma femme, et c'est une bien jolie créature. Nous avons vu aussi mistress Ball, ma brunette au nez romain, qui est bien jolie aussi. On l'appelle habituellement Betty. Knipp nous a fait rester dans une loge, et voir la réputation de la danse de demain dans les *Espirits* (*The Goblins*), pièce de Gaskin; qui n'a pas été jouée depuis vingt-cinq ans. La danse était jolie; et là-dessus je suis parti, charmé de ce que j'avais vu, et surtout d'avoir embrassé Nell.

« 6 mars. A la Bourse, et là acheté pour 32 shillings d'objets pour mistress Knipp, ma Valentine, et il fait beau voir comme ma femme a fait un pacte avec moi, que m'importe ce que je donne à toute autre, je lui en donnerai autant à elle.

« 12 mai. Levé, et dans ma chambre, pour y régler certains comptes, et bientôt arrive ma femme en robe de chambre, et nous commençons paisiblement sur ce que si elle avait de l'argent pour mettre un galon à sa robe pour le dem-deuil, elle promettrait de ne plus porter de boucles blanches en ma présence, ce que, comme un sévère imbécile, ne trouvant pas suffisant, je me récriai, et je la lis éclairer un terme très vil et pleurer; et, dans sa chaleur, elle m'a reproché de fréquenter mistress Knipp, disant que si je promettais de ne plus voir cette femme, qu'elle a plus de raison de suspecter que je n'en avais, moi, de suspecter Pembleton (maître de danse de mistress Peys), elle ne porterait plus de boucles blanches. Cela m'a vexé, mais je me suis abstenu de rien dire, mais je me propose de ne plus voir cette femme, du moins de ne la plus voir ici; et là dessus nous bons amis que j'aimais.

« 22. Au Théâtre du Roi, où j'ai donné 18 pence et vu les deux derniers actes des *Espirits*, pièce à laquelle je n'ai pu rien comprendre sur ces deux actes; mais la Knipp m'a aperçu de la chambre où les acteurs s'habillaient, et elle est venue à la porte du parterre, et je suis allé à elle, et je l'ai embrassée, elle n'étant venue que pour me voir.... puis nous nous sommes séparés, et je suis rentré au parterre jusqu'à ce qu'on eût fini. La salle était pleine, mais je n'avais nulle envie d'être vu.

« 17 août.... Après le spectacle, nous sommes allés sur le théâtre, et j'ai parlé à Knipp, qui est venue avec moi dans une voiture avec *Avant Hous* sur la route de Cheshy; et là, dans un bosquet, nous nous sommes assis et avons chanté, et causé, et mangé, ma femme de mauvaise humeur, comme elle est toujours quand cette femme est là.

« 12. Après dîner, tout seul au Théâtre du Roi, et là je me suis trouvé assis juste devant mistress Pierce et mistress Knipp qui m'a tiré par les cheveux; et là dessus je leur ai adressé la parole, et j'ai causé avec elles dans tous les

intervalles de la pièce, et leur ai donné des fruits.... La pièce étant finie, je les ai emmenées, et mistress Corbet, qui était avec elles, en voiture, car il pleuvait, chez mistress Manuel.... Puis à la maison, et ma femme arrivée; et pour lors, sans dire où j'avais été, soupé et joué du laqueot, puis au lit.

« 22 avril 1668. A midi vient mistress Pierce, et sa fille, et Knipp, et une mistress Foster, et elles ont dîné avec moi, et nous avons été extrêmement gais, et après dîner je les ai menées à la Tour, et je leur ai montré tout ce qu'il y a à voir, et, entre autres choses, la couronne et les sceptres et la riche vaisselle, que je n'avais pas encore vu moi-même, et qui sont vraiment magnifiques, et dont j'ai été extrêmement content. De là par eau au Temple, et là au cabaret du Cock, où nous avons bu et mangé un homard, et chanté, et été extrêmement joyeux. Puis, presque à la nuit, ramené mistress Pierce chez elle, et alors Knipp et moi de nouveau au Temple, et pris un bateau, à la brune, et à Fox-Hall, à la nuit tombée, et un feu de joie brûlant à Lambeth pour l'anniversaire du couronnement du roi. Et là elle et moi nous avons bu; et puis je l'ai ramené chez elle, à dix heures du soir, et rentré; je me suis mis au lit, fatigué, mais contentant du plaisir que j'ai eu, et cependant mécontent de ma dépense et du temps que j'ai perdu.

« 16 mai. En voiture au Théâtre du Roi, et là vu la meilleure partie du *Voyage par mer*, où Knipp a très-bien joué sa douleur. Eté ensuite à sa maison; mais elle n'est point revenue chez elle, et j'ai embrassé sa femme de chambre qui est si belle.

« 16 septembre. A midi arriva Knipp, dans le dessein de dîner avec lord Broucker; mais comme elle n'était pas en toilette et qu'il y avait beaucoup de monde, elle a dité avec moi; et après dîner je suis sorti avec elle, et je l'ai menée au théâtre; et en route je lui ai fait cadeau de cinq guinées, ne lui ayant rien donné depuis longtemps, et ses visites ici ayant dû l'induire en dépense.... Ce soir, Batelier (un attendi de sa femme) vient me dire qu'il va rejoindre ma société à Cambridge, pour voir la foire, ce qui m'a vexé, d'autant que je craignais bien qu'il ne sache que Knipp a dîné aujourd'hui avec moi.

« 28. La femme de chambre de Knipp vient me dire que c'est aujourd'hui le bénéfice des femmes, et qu'en conséquence il faut que j'y sois pour augmenter leur profit. J'ai donné à la jolie fille Betty qui vient me trouver une demi-couronne pour être venue, et j'en ai eu un baiser ou deux, car elle est bien jolie.

« 29 février 1668-9. Ma femme de très-mauvaise humeur toute la nuit, et le matin je découvre que c'est parce qu'elle a vu Knipp me faire signe de l'aller à me saurer, et elle dit que je lui ai souri aussi; et la pauvre enfant j'ai remarqué qu'elle avait épié et qu'elle épie toujours en pareille occasion mes regards. Je l'ai apaisée avec beaucoup de peine, et nous avons fait la paix, elle exigeant que dorénavant à ce théâtre nous nous mettions toujours soit en haut dans une loge, soit, s'il n'y a pas de place, tout contre la loge d'en bas.

« Quel terrible amateur du beau sexe que ce M. Peys. Les femmes n'étaient pas plus à l'abri de ses poursuites à l'église qu'au théâtre. C'était pourtant un homme très-orthodoxe, très-inquiet à l'idée que sa femme tournât au catholicisme, partisan presque aussi chaud du sacré que du profane, et auditeur très-assidu des sermons, et très-attentif aussi lorsque le diable ne lui envoyait pas des distractions trop irrésistibles, ou une trop insupportable envie de dormir.

« 21 avril 1667. A l'église de Hackney, qui était toute pleine, et où j'ai eu beaucoup de peine à trouver des places, quoique j'aie offert de l'argent au sacristan, mais il n'a pu m'en être d'aucun secours. Si bien que ma femme et Mercer se sont hasardés à entrer en contrebando dans un banc et moi dans un autre. Un chevalier et sa femme ont été très-civils pour moi lorsqu'ils sont venus; car c'étaient sir George Viner et sa femme, riche en bijoux mais surtout en beauté; presque la plus jolie femme que j'aie jamais vue. Ce que je venais voir principalement, c'étaient les pensionnaires des écoles, dont il y a un grand nombre, et de très-jolies; et aussi, tout qui est très-beau....

« 28 (jour du Seigneur). Après dîner, par eau — la journée étant charmante, et la marée très-favorable, tout en lisant le livre des Couleurs de Boyles — jusqu'à Barne Elms, et là fait un tour seul, et revenu à l'église de Putney, où j'ai vu les filles des écoles, dont peu étaient jolies. Là un bon sermon et beaucoup de monde; mais j'avais envie de dormir, et j'ai été un peu déconcerté d'avoir laissé tomber mon chapeau par un trou sous la chaire; cependant, après le sermon, avec un bâton et l'aide du clerc, je suis parvenu à le ravoir.

« 18 août 1667. Eté à pied du côté de White-Hall, mais, étant fatigué, je suis entré à l'église de Saint-Dunstan, où j'ai entendu un habile sermon du ministre de l'endroit; et je me suis tenu debout près d'une jolie, modeste fille, dont j'ai essayé de prendre la main; mais elle n'a pas voulu, et elle s'est éloignée de plus en plus de moi, et enfin j'ai remarqué qu'elle tirait des épingles de sa poche pour me piquer si je voulais la toucher encore, — ce que voyant, je m'en suis abstenu, et j'ai été bien aise d'avoir épié son dessein. Et alors je me suis mis à regarder une autre jolie fille, dans un banc près de moi, et elle m'a regardé aussi; et j'ai tâché de lui prendre la main, ce qu'elle a souffert un peu, puis elle l'a retirée. Pour lors le sermon a fini, et l'assemblée s'est séparée, et mes amours ont fini aussi.

« En présence de ces petites infirmités d'intention et de fait, dont nous aurions multipliés les preuves si nous n'en avions tiré la monotonie, les accès de jalousie de madame Peys sont fort excusables, et l'on conçoit même qu'elle ait éprouvé le besoin d'en exciter à son tour, et de se dédramatiser par quelques représailles. Mais quelque disposé que puisse être le lecteur à prendre le parti d'une épouse offensée, il sera, nous n'en doutons point, aussi étonné que nous d'apprendre à quel excès peut se porter la rancune féminine, et quel ingénieux raffinement de cruauté elle suggéra à un cerveau qui ne brillait pas d'ailleurs par l'imagination. Plaise

(1) Voir les numéros des 14 et 21 avril 1849.

à Dieu que cette citation, que nous faisons en tremblant, ne soit pas une arme mise par nous aux mains de quelque épouse soupçonneuse, chez qui la vengeance restait à l'état de sentiment, faute d'avoir su trouver un moyen facile et sûr de se satisfaire ! Si cette crainte ne nous arrête pas, c'est qu'il s'y mêle l'espoir de faire réfléchir les maris sur les dangers d'une conduite légère. Il est bon qu'ils sachent qu'en donnant à leurs femmes des sujets froids ou non de jalousie, ils se condamnent à ne plus dormir que d'un oeil, ils se suspendent sur la tête une éternelle épée de Damoclès.

Épée n'est là qu'une expression métaphorique destinée à terroriser l'âme que vous allez voir, arme bien autrement dangereuse dans un ménage, car l'aveugle vengeance la toujours sous la main.

« 10 janvier 1668-9 (jour du Seigneur). Le hasard ayant amené la conversation sur nos filles (domestiques) avant que nous fussions levés, j'ai dit un petit mot qui m'a valu une scène de ma femme, une scène des plus violentes et qui a duré presque toute la matinée; mais nous avons fini par être très-bons amis. Mais la pensée du tourment que me donneront ses récriminations sur d'anciennes fautes m'ont rendu mélancolique tout le long de la journée. » Vainement ils ont fait la paix, les causes de guerre subsistent, et il a beau mener sa femme au spectacle le lendemain, il a beau le surlendemain passer la matinée à son bureau et au trésor, occupé exclusivement d'affaires, la rancune survit au pardon; les soupçons l'attendent au logis.

« 12. De là à la maison pour dîner, où je m'aperçois que ma femme a été en peine de savoir où j'étais. Cependant elle ne m'a rien dit, mais je crois qu'elle a envoyé W. Heverer me chercher; mais je n'y ai pas fait attention, mais je suis vexé. J'ai donc dîné avec mon monde, et ensuite je suis allé au bureau, où je suis resté toute l'après-midi, et j'ai fait beaucoup de besogne, et j'ai écrit tard, et là-dessus à la maison pour souper, et au lit... Dans la soirée, j'ai observé que ma femme était fort irascible, et moi-même je n'étais pas des plus tendres, à cause de quelques mots durs qu'elle m'avait adressés à midi, par suite de ses soupçons sur son absence de ce matin, qui, Dieu le sait, n'avait pas eu d'autre motif que des affaires survenues au bureau à l'improviste; mais je me mis au lit, ne doutant pas que elle n'y vint après moi. Mais m'étant réveillé d'un assoupissement, elle se tombe d'ordinaire aussitôt que je suis au lit, je vis qu'elle ne se disposait pas à se coucher, mais qu'elle s'était munie de chandelles neuves et d'autres bûches pour le feu, vu qu'il faisait excessivement froid. Tourment de ceci, au bout d'un peu de temps je la priai de se mettre au lit, puis, au bout d'une heure ou deux, elle silencieuse et moi la priant de temps en temps de venir au lit, elle entra en fureur, disant que j'étais un misérable et que je la trompais. Je le niai, comme je pouvais sincèrement, et je fus extrêmement tourmenté, mais rien n'y fit. A la fin, vers une heure, elle vint à mon côté du lit et tira le rideau tout grand; et, les pinettes rouges en main, elle fit mine de me pincer avec elles; sur quoi je me levai épouvanté, et après quelques paroles elle les mit bas; et peu à peu, très-souvent, elle laissa tomber tout ce propos; et vers deux heures, après bien des difficultés, elle se mit au lit et elle y passa parfaitement toute la nuit, et nous restâmes longtemps au lit à causer ensemble, avec beaucoup de plaisir. Ses soupçons sur ma sortie d'hier sans lui avoir dit que je sortais étant, à ce que je vois, l'unique raison pour laquelle elle s'est vexée hier au soir, pauvre femme! et je ne saurais la blâmer de sa jalousie, quoique celle me vexe au fond du cœur.»

Décidément nous avons eu tort de penser que l'exemple du danger que court le nez de M. Pepps pourrait servir de leçon aux maris tentés d'être infidèles, car cette leçon ne le corrigea pas lui-même, et voici l'aveu qu'il fait ingénument à deux mois seulement de distance.

« 11 mars. Été au bureau, où occupé toute la matinée, et puis à dîner, et puis très-occupé toute l'après-midi, à mon bureau, tard; et ensuite à la maison fatigué, à souper, avec satisfaction, avec ma femme, et puis au lit, charmé d'entendre, quoique je n'ose pas en convenir, qu'elle a retenu une femme de chambre; mais, après bien des éloges, elle m'a dit qu'elle avait un grand défaut, à savoir qu'elle était très-belle, sur quoi je n'ai fait semblant de rien, et j'y'ai laissée continuer; mais plusieurs fois se soir elle a pris occasion de parler de sa beauté, et du danger qu'elle court en la prenant, et qu'elle était encore dans le doute si elle ferait bien de la prendre. Mais je l'ai assurée de ma résolution de l'avoir rien à faire avec les servantes, quoique en moi-même j'aie misé d'avoir la satisfaction d'en avoir une belle à regarder.

« 18. Rentré pour dîner, où ma femme, merveilleusement habillée par une fille qu'elle a prise, et qui doit lui venir quand Jane s'en va, et la même dont elle m'a parlé l'autre jour comme étant si belle. Je mourais donc d'envie de la voir, mais je n'y parvins qu'après dîner, que ma femme et moi allant en voiture, elle vint avec nous jusqu'à Holborne, où nous la déposâmes. C'est une servante extrêmement convenable et assez avenante, mais rien de trop; mais elle a le son de voix le plus agréable et parle bien, mais elle a de très-grandes mains, et laides; je crois, mais très-bien mise, et de bons habits, et en somme je crois qu'elle me plaira assez bien.»

Cette pensée involontaire des petites misères de la vie conjugale est précieuse sans doute par sa vérité, mais c'est là son moindre mérite. Ce qui fait du Journal de Pepps un livre à part, un livre inappréciable, c'est qu'il y avait toutes les chances au monde pour qu'il ne fût jamais écrit, c'est qu'il n'aurait probablement jamais son pareil. Tous les hommes sont plus ou moins sujets aux menues infirmités morales; mais Pepps est le seul qui les soit assésés, comme M. Pepps, d'une foule de mauvaises petites pensées; mais chacun d'eux, sans pouvoir être taxé pour cela de sybaritisme, chercha à les effacer de sa mémoire. L'oubli entre pour une bonne part dans la somme du bonheur qui nous

est alloué ici-bas. Or on ne trouvera pas deux fois un homme qui prenne un soin minutieux à enregistrer ces souvenirs déplorables, et cela sans autre but que de les enregistrer; car, et c'est là ce qui donne du piquant à la chose, cette confession n'est nullement faite dans une idée de contrition ou d'enseignement pour autrui; non, M. Pepps s'imagine qu'elle ne serait jamais connue que de lui; il ne s'y repent de rien, que de ses dépenses d'argent. Ce n'est ni un saint Augustin, ni un Jean-Jacques Rousseau, c'est un Pepps, car son nom aussi deviendra un type. C'est un comédien d'ordre, un teneur de livres; il tient les comptes de sa conscience comme il tient ceux de la marine; par sous, livres et deniers. Des qu'il a bien tout inscrit il n'est plus responsable. Il est le caissier de sa conscience, il n'en est point l'administrateur.

### Bibliographie.

*Vingt sujets composés et gravés à l'eau forte*, par Ch. JACQUE. — (Ghaat, boulevard des Italiens, 5.) — 25 fr.

Depuis quelques années les artistes ont repris goût à la gravure à l'eau forte. On devait y revenir naturellement, comme on revient à toutes les choses qui ont été délaissées pendant quelque temps; comme on est revenu à la gauche et au pastel. Mais cela n'eût-il pas eu lieu par suite de ce mouvement alternatif qui emporte et ramène les choses humaines et produit particulièrement dans les arts les variations du goût, l'eau forte aurait inévitablement reparu, ne fût-ce que comme protestation contre les fades coquetteries des ébouissants, mais monotones vignettes anglaises, dont la vogue a été si grande parmi nous; mais dont on finit se lasse; et dans les enfants et les femmes friandes se lassent bientôt de manger de la crème fouettée. Cette protestation de l'eau forte a été souvent rude et brutale; en haine de l'altérité elle s'est faite féroce. La prétention s'en est mêlée; on a affecté les allures Michel-Angeuses. On a pu étonner, mais on ne captivait pas. A cette effervescence a succédé le calme. A ceux qui exagéraient l'eau forte ont succédé ceux qui l'aimaient et qui s'en servaient comme d'un moyen apte à traduire avec vivacité et franchise leurs impressions. C'est parmi ces derniers qu'il faut ranger l'auteur des eaux fortes qui font le sujet de cet article. Ces diverses compositions retracent des scènes rustiques rendues avec vérité, et dont quelques-unes ne manquent pas de caractère; ce sont des chaumières, des cours de fermes avec leur feuillage pittoresque, dont le style rappelle les Weirötter. Quelques scènes, telles que les *Deux buveurs attablés* et le *Renouveau*, sont des compositions qu'on attribuerait volontiers aux maîtres flamands. La pauvre femme qui ramène deux maigres porceaux à leur bauge, est d'une simplicité d'aspect et d'une tristesse tout à fait saisissante. La plus remarquable de ces compositions est le numéro 8, représentant un porcher au milieu de son troupeau gloutin qui se précipite effaré en quête de pâture sur un terre aride. Quelques arbres rares sont dépouillés de leur feuillage, le soleil est blafard, et on sent que l'air est froid et vil, il y a une grande unité d'effet dans cette composition. Ces diverses eaux fortes sont d'un travail de pointe simple et ferme; quelques-unes manquent de finesse. Du reste, on y trouve des modes d'exécution divers; depuis l'imitation du dessin à la plume, aux hachures et à la couleur hâtées, jusqu'à la gravure fine et harmonieuse. C'est, en somme, une collection intéressante à laquelle les amateurs de gravure ne manqueraient pas de faire bon accueil.

A. J. D.

*Nouvelle collection des moralistes anciens*, publiée sous la direction de M. Lefèvre, 20 vol. in-32, sur papier jésu-vélin.

Il me semble que les Anglais ont deux mots pour exprimer deux ordres de faits que nous confondons ici sous un mot unique: *éditeur*. *L'éditeur*, en anglais, est celui qui combine la publication d'un livre sur un plan nouveau, qui le compare avec les éditions antérieures, s'il s'agit d'un livre déjà publié, qui le complète par des notes, qui lui donne, en un mot, son caractère personnel avant de le produire au jour. Nos anciens éditeurs, qui étaient de très-savants hommes, ne procédaient pas autrement. Nous avons encore aujourd'hui quelques éditeurs; M. Didot sont des éditeurs, M. Lefèvre est un éditeur dans l'ancienne acception du mot. La plupart de ceux qui ajoutent ce titre à leurs noms au frontispice des livres sont des *publishers*; c'est le second mot des Anglais qu'il faut traduire en français par fabricants de livres, pour les distinguer des libraires qui vendent au public. M. Charpentier, qui a réimprimé presque tous nos livres classiques avec beaucoup d'autres qui ne le seront jamais, a beau dire: *Charpentier éditeur* ou *l'éditeur Charpentier*, il n'est qu'un fabricant.

Nous avons choisi cet exemple pour honorer le véritable éditeur. En voici un, M. Lefèvre, dont le nom demeurera attaché à des livres éternellement recherchés des bibliophiles. On dit les éditions-Lefèvre pour signifier la perfection des textes, le choix des notices et des notes, la distinction uniforme et soutenue de l'impression et de la qualité du papier. Ces éditions rappellent une valeur autre que le prix qu'elles ont coûté; les autres frappent la mémoire surtout par le prix. C'est ainsi que la collection Charpentier est connue et recherchée, mais non par son mérite. Rien n'a fait mieux sentir la différence que nous avons voulu indiquer entre l'*éditeur* et le *Publisher*.

Il y a souvent plus de profit au petit métier qu'au grand, et M. Lefèvre est la preuve vivante de cette *biographe* de la justice distributive dans nos mœurs industrielles où les livres ne s'estiment qu'au poids. M. Lefèvre n'est même plus son propre *publisher*; il est éditeur pour le compte d'un autre qui marchande le savoir, le goût et le pain de l'intrépide et patient bibliophile et qui ne lui laissera que la gloire en prenant pour lui les profits. *Vingt sujets*; M. Lefèvre nous prie d'annoncer la charmante collection des moralistes anciens qu'il donne en 20 volumes in-32 à 1 fr. 60 c. le volume; nous ne pouvons mieux faire que de transcrire les titres des écrits dont cette collection se compose et dont la moitié, c'est-à-dire dix volumes, sont en vente: MOÏSE, DAVYD, SALOMON, etc., Morale de la Bible, 2 vol. — CONVICIUS et MENCIVUS, les quatre livres classiques de philosophie morale et politique de la Chine, 3 vol. — MANO, législateur de l'Inde, ses Lois morales, 1 vol. — ZOROASTRE, ses Lois morales, 1 vol. — JESUS-CHRISTUS, la Vie et les doctrines de J.-C., suivies de la Morale chrétienne, extraite des Actes et des Epîtres des Apôtres, 2 vol. — MANOÛT, ses Lois morales, tirées du Koran, 1 vol. — SOCRATE, ses Entretiens mémorables,

par Xénonophon, suivis de l'Apologie de Socrate et de Criton, par Platon, 2 vol. — PLATON, Fénésees sur la religion, la morale et la politique, 1 vol. — PLATON, Phédon, ou de l'immortalité de l'âme, 1 vol. — MONARQUES GRECS: ÉPICTÈTE, son Manuel, CRÉES, Tableau de la vie. — THUCYDÈS, Phocion, les sept évènements de la guerre, PLYTAÏQUE, leurs Sentences morales, etc., 1 vol. — PLOTARQUE, *Œuvres morales*, 2 vol. — MARC-ANTOINE-ANTONY, ses Pensées, 1 vol. — CICÉRON, des Devoirs, 2 vol. — SÉNÈQUE, Pensées morales, 1 vol.

*Galerie des hommes illustres américains*, contenant les portraits avec des esquisses biographiques de 23 citoyens de la République les plus éminents depuis la mort de Washington. New-York, 205, Broadway. — Paris, Danvin et Fontaine, passage des Panoramas.

Nous venons de recevoir les trois premières livraisons de cette magnifique galerie de portraits. Ce sont ceux de Webster, de Calhoun et de Taylor, le président actuel des États-Unis. La publication due à l'association de trois artistes d'un talent distingué: M. Brady, qui a perfectionné les procédés du daguerrétype et qui tire de cet appareil des effets remarquables; M. Davignon, un habile dessinateur qui a transporté sur la pierre lithographique d'une manière magistrale les épreuves daguerréennes de M. Brady, et M. Leblster, un écrivain de réputation aux États-Unis, qui a écrit les notices dont les portraits sont accompagnés. Cette association est complétée par l'impression, d'une beauté comparable aux plus beaux produits en ce genre de la France et de l'Angleterre; par le luxe du papier qui attire, dans cette publication, l'idée préconçue d'un monument à élever aux hommes illustres d'une grande nation. On se demande, dans un pays comme le nôtre, où les œuvres de ce genre ne peuvent être réalisées que par l'Etat et pour être domoées, non pour être vendues, à ceux qui pourraient les acheter; ou se demande qui fait aux États-Unis les frais de cette entreprise? Ce sont les éditeurs qui l'avancent et le public qui leur rembourse au prix de 20 dollars ou cent francs pour ces vingt-quatre portraits avec leurs notices.

### Expériences de M. Dubois-Reymond

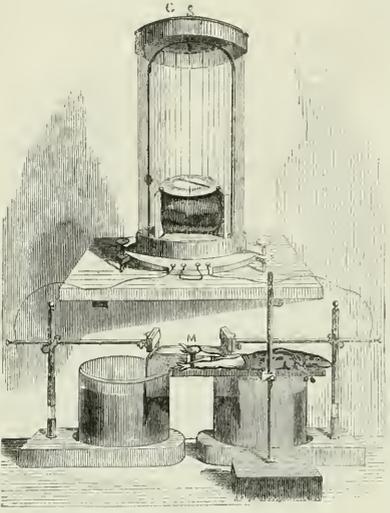
sur l'ÉLECTRICITÉ ANIMALE

Tous les faits, toutes les expériences, toutes les observations qui peuvent jeter quelque jour sur le mystérieux agent qui anime nos organes, ont en toujours le privilège d'attirer fortement l'attention des penseurs et même de fixer celle du public. L'empressement avec lequel il se préoccupe des prétendus miracles du magnétisme animal n'est qu'un symptôme de cette louable curiosité qui s'égarait alors dans un délire d'illusions, d'erreurs et de déceptions où les dupes sont de bonne foi, mais où les magnétiseurs ne le sont pas toujours.

Les véritables savants suivent une autre voie, et nous allons montrer qu'ils ont déjà soulevé un coin du voile qui nous cache la vérité. Voici en peu de mots l'histoire de leurs travaux et de leurs découvertes. A la fin du siècle dernier, en 1780, Galvani professait avec un grand succès l'anatomie à l'université de Bologne. De toutes les parties de l'Italie les élèves accouraient pour l'entendre et pour assister aux curieuses expériences dans lesquelles il semblait ramener des cadavres en y faisant circuler le fluide électrique. La femme de Galvani, appelée Lucie, n'était pas moins célèbre que son mari. Sa beauté, son intelligence et son grand savoir étaient renommés; c'était chose commune parmi les dames italiennes de cette époque. Une cruelle maladie, la phthisie, qui devait bientôt l'emporter, nécessitait l'usage du bouillon de grenouilles. Les animaux préparés, c'est-à-dire tués et dépouillés de leur peau, avaient été placés dans un plat dans le voisinage d'une machine électrique. Des élèves la faisaient tourner, et chaque fois que l'étincelle partait, Lucie remarquait que les grenouilles que touchait le scalpel faisaient un soubresaut. L'intelligente femme, comprenant l'importance de cette observation, appela son mari en toute hâte. Celui-ci s'assura du fait et reconnut que le soubresaut n'avait lieu que dans le cas où la lame du scalpel touchait l'animal. Il crut avoir trouvé le secret de la vie, et conclut à l'identité du fluide nerveux et du fluide électrique. La conclusion était prématurée; nous allons le montrer.

Nos membres se composent d'os et de chairs ou de muscles. Les premiers sont les leviers, les seconds sont les cordes destinées à les faire mouvoir; mais la volonté qui les met en jeu ne peut se transmettre que par l'intermédiaire de petits cordons blancs mous qui pénétrant dans le muscle et s'y divisent. Ces cordons, ce sont les nerfs. Coupez le nerf, en vain la volonté ordonne au muscle de se contracter; il reste immobile, il est paralysé. Le nerf, c'est le fil du télégraphe électrique; coupez-le, et le fluide électrique, messager de la volonté humaine, ne pourra plus transmettre le mouvement de l'un à l'autre des deux appareils qu'il réunit. Galvani reconnut bientôt qu'on pouvait exciter des convulsions même dans le muscle isolé d'une grenouille des qu'on touchait le nerf et le muscle avec un arc composé de deux métaux différents; puis il parvint à produire des mouvements en repliant un nerf sur un muscle. Le problème lui parut résolu; mais le célèbre Volta et l'école de Pavie démontrèrent, à l'aide des essais les plus ingénieux, que dans tous les cas, même dans le dernier, le courant électrique était produit par le contact des deux substances hétérogènes, celui de deux métaux dans la première expérience, d'un nerf et un muscle dans la seconde. Leur science en était là lorsque Alessandro de Humboldt, qui depuis devait parcourir le cycle complet des connaissances humaines, lui vint qu'il devait exister une électricité animale intrinsèque et indépendante des actions chimiques ou physiques de deux corps hétérogènes l'un sur l'autre. C'était en 1797. L'idée de Galvani faisait son chemin, Napoléon, dont le génie devinait souvent les progrès de l'avenir, prévint ceux que l'électricité devait faire faire à la physiologie; il proposa des prix, excita l'émulation des savants, combla d'honneurs le physicien Volta, vint exprès d'Italie pour ré-

péter ses expériences devant l'Institut. A la vue d'une pile voltaïque et des mouvements qu'elle excitait, l'immaginatif toute italienne de Napoléon ne put résister à la tentation de créer une théorie physiologique. « Le pile, dit-il à Corvisart,



Electricité animale, figure 1.

c'est la colonne vertébrale, le pôle négatif est le foie, le pôle positif la vessie. » Rien de plus faux. Le grand homme se laissait abuser par des ressemblances grossières; mais il avait senti l'importance de ces recherches; et les encourageait: il avait donc compris non en physiologiste, mais en homme d'Etat.

Pendant quelque temps ces études furent négligées; l'activité humaine se tourna vers la partie mécanique et indus-

guillo du galvanomètre: c'était prouver de nouveau son existence et, de plus, c'était mesurer ses forces.

La science en était là lorsqu'en 1810 un jeune physiologiste de Berlin, issu de l'une de ces familles de réfugiés français que l'odeur édit de Nantes exila de leur patrie, reprit ce sujet avec une nouvelle ardeur. Il a continué ses essais pendant dix ans; pendant dix ans il a répété et varié de mille manières les expériences les plus délicates, les plus insidieuses, les plus désespérantes qui pussent exercer la patience et la sagacité humaine; car, dans ces essais, les difficultés de la physique se joignent à celles de la physiologie. L'électricité est souvent une protée insaisissable dans les expériences où la matière inerte est seule en jeu: jugez de ce qu'elle doit être quand elle se complique de tous les phénomènes de la vie. Le succès a couronné les efforts de M. Dubois-Reymond. Son *Traité d'électricité animale* est une branche nouvelle de la physique physiologique. Il a coordonné les faits épars, complété les uns, rectifié les autres, expliqué leurs contradictions apparentes et fondé sur leur ensemble une théorie qui les résume tous.

Quelle est la condition fondamentale pour qu'il y ait courant électrique dans un muscle? On l'ignorait avant lui; on réussissait par hasard, on échouait sans savoir pourquoi.

M. Dubois-Reymond a montré qu'il y avait courant incessant chaque fois que la coupe longitudinale d'un muscle était mise en communication avec sa coupe transversale. Nous n'insisterons pas sur cette loi importante, plus compréhensible pour les physiologistes qu'intéressante pour ceux qui ne le sont pas. Passons immédiatement aux expériences bi-narés de M. Dubois-Reymond, celles qui forment pour ainsi dire le couronnement de son œuvre, et dont tous les penseurs apprécieront la portée:

Une grenouille vivante (fig. 1) est fixée sur une planchette; un muscle détaché de sa cuisse, mais communiquant avec elle par son nerf, est placé en M sur deux coussinets imbibés d'eau salée, trempant dans deux vases remplis du même liquide et communiquant par deux tiges horizontales et deux fils métalliques avec le galvanomètre. Tant que le muscle M ne se contracte pas, l'aiguille reste immobile; mais si l'on a fait avaler à la grenouille de la strychnine ou de l'extrait de noix vomique, qui provoque des contractions dans tous les membres et dans le muscle M, alors immédiatement l'aiguille se met en mouvement et tourne sur le cadran. De quelque manière qu'on fasse contracter le muscle, soit en irritant son nerf avec la pointe d'un scalpel, avec un acide, un alcali caustique, un morceau de fer rougi au feu, l'effet produit est le même; dès que le muscle se contracte, l'aiguille se dévie. Deux conséquences découlent de cette expérience, combinée avec celle de Nobil: 1° il existe un courant électrique propre dans le muscle; 2° ce courant est modifié au moment de la contraction du muscle, puisque l'aiguille se déplace alors d'une quantité très-sensible.

Mais ce n'était pas assez d'avoir expérimenté sur des grenouilles. Ces animaux, que leur abondance, leur petite taille, leur mutisme, ont rendu les martyrs habituels des expériences physiologiques, appartiennent à la classe des animaux à sang froid, et il eût été téméraire de conclure des phénomènes qu'ils présentent à ceux des animaux à sang chaud, et de l'homme en particulier. Il fallait donc tenter une dernière expérience décisive, qui fût pour ainsi dire le couronnement de toutes les autres; c'est ce que M. Dubois-Reymond a fait avec un succès qui a été constaté par tous les savants de Berlin, l'illustre de Humboldt à leur tête, et par les physiologistes et les médecins de Paris, dont la plupart ont été témoins de cette expérience.

La figure 2 représente la disposition de l'expérience. On fixe solidement une traverse de bois cylindrique le long d'une table. Deux vases pleins d'eau salée sont placés sur la table devant et au-dessous de la traverse; l'eau contient dans ces deux vases communique, par deux tiges et deux fils, avec un galvanomètre G extrêmement sensible. La sensibilité d'un pareil instrument est en raison du nombre de tours du fil métallique autour de l'aiguille: dans le galvanomètre de M. Dubois-Reymond, ce fil fait 24.000 tours. L'appareil étant ainsi disposé, l'expérimentateur saisit la traverse avec les deux mains et plonge les deux doigts indicateurs dans la solution salée. L'aiguille du galvanomètre reste immobile, car les courants électriques naturels qui ont lieu le long des nerfs des deux bras étant sensiblement de même force et agissant en sens contraire sur l'aiguille, celle-ci ne saurait se mouvoir. Mais que l'expérimentateur vienne à contracter énergiquement les muscles du bras droit en serrant la traverse, tandis que le bras gauche reste flasque et sans mouvement, aussitôt l'aiguille se dévie de l'ouest vers le sud, et décrit un angle de 30, 40 et même 50 degrés. Au moment où la contraction cesse ou s'affaiblit, l'aiguille revient à son point de départ. On attend qu'elle soit immo-

bile, puis l'on contracte le bras gauche en ne faisant aucun effort du bras droit; l'aiguille tourne alors en sens contraire, c'est-à-dire de l'ouest vers le nord. Trois conditions sont nécessaires pour le succès de l'expérience: 1° une grande force musculaire; 2° la précaution de ne contracter qu'un des deux bras et de laisser l'autre complètement inerte; 3° que la peau des mains ne soit pas dure et calusee, mais fine, parfaitement propre, et sans coupure, blessure ou écorchure, quelque minime qu'elle soit. Si l'individu est trop faible, la contraction peu énergique, l'aiguille ne se dévie presque pas. Si les deux bras se contractent, même inégalement, la déviation de l'aiguille n'exprime que la différence dans l'énergie de contraction des deux bras, peut être presque nulle. Une peau calusee empêche les courants électriques de passer sans l'eau salée et de la par les conducteurs au galvanomètre. Enfin la moindre écorchure donne lieu à des actions chimiques qui développent elles-mêmes des courants dont l'action déplace et agne l'aiguille.

Le résultat incontestable de cette expérience, c'est que la volonté humaine, produisant la contraction musculaire, dévie l'aiguille aimantée. C'est, comme l'a dit si justement M. de Humboldt, le premier exemple de la volonté se traduisant par les indications d'un instrument de physique; c'est en même temps une preuve que nos nerfs sont le siège de courants électriques que la contraction musculaire, la douleur et d'autres circonstances peuvent interrompre. En effet, la théorie qui résume le mieux les nombreuses expériences faites par M. Dubois-Reymond est la suivante: nos nerfs sont le siège de courants électriques continus; au moment où l'on plonge les deux indicateurs dans des vases d'eau salée, l'aiguille reste immobile, car les courants dans les deux bras étant égaux et de sens contraires, se neutralisent mutuellement. Mais que le bras droit vienne à se contracter, les courants électriques sont interrompus dans ce bras; ceux du bras opposé agissent donc seuls sur l'aiguille et la dévient.

Tout le monde comprendra l'importance philosophique de ces faits. Voilà des phénomènes dits vitaux, c'est-à-dire inexplicables par les propriétés physiques des corps, qui rentrent dans le domaine de la physique; nos nerfs sont le siège de courants électriques continus, que la douleur ou la contraction des muscles interrompent. Les phénomènes nerveux ont donc une étroite analogie avec les phénomènes électriques, et des recherches assidues, entreprises dans cette voie, nous feront connaître un jour si la volonté, en vertu de laquelle les muscles se contractent, n'est pas transmise elle-même par ces courants dont les nerfs sont le siège. Depuis Galvani, il s'est écoulé 70 ans avant que l'homme put constater sur lui-même l'existence des courants électriques, que ce grand physiologiste avait soupçonné; il s'écoulera peut-être plusieurs siècles avant que l'on trouve le lien qui unit la volonté à ces courants. Mais la science progresse incessamment: peu à peu le mystère de la vie s'éclaircit, les phénomènes que l'on croyait exclusivement vitaux se rattachent aux phénomènes physiques ou chimiques, et si l'homme doit parvenir un jour à la connaissance du principe qui l'anime, ce sera plutôt par les efforts des physiologistes que par les spéculations des métaphysiciens. Les faits découverts par M. Dubois-Reymond sont aussi neufs qu'importants. Quels sont les faits nouveaux découverts en métaphysique depuis Aristote et Platon?

CIL. MARTINS.



Electricité animale, figure 2.

trielle des sciences physiques; la vapeur devint le sujet de tous les travaux. Mais en 1820 une nouvelle découverte ramena les esprits vers l'électricité. Ørstedt montra qu'un courant électrique avait la propriété de dévier l'aiguille aimantée, et cette déviation même devint un moyen des plus sensibles pour découvrir l'existence des moindres courants. Schweigger imagina le galvanomètre. Les figures 1 et 2 représentent en G un instrument de ce genre. Cette aiguille est un disque divisé en 360 parties égales. Cette aiguille est un peu inclinée à une autre que nous ne pouvons apercevoir, car elle est suspendue au milieu d'un châssis autour duquel s'enroule mille et mille fois un fil de métal entouré d'une substance qui ne conduit pas l'électricité. L'instrument étant convenablement placé, les aiguilles resteront immobiles; mais que le plus faible courant électrique traverse les circonvolutions du fil, aussitôt l'aiguille invisible placée au milieu du châssis tournera et entraînera dans son mouvement l'aiguille visible placée sur le cadran. La déviation angulaire de l'aiguille sera plus forte si le courant est plus fort, et le physicien possédera un instrument au moyen duquel il pourra mesurer l'intimité de ces courants. En 1837, un illustre physicien de Florence, Nobil, montra que le courant électrique des muscles de la grenouille dévient l'ai-

gille à leur tête, et par les physiologistes et les médecins de Paris, dont la plupart ont été témoins de cette expérience.

La figure 2 représente la disposition de l'expérience. On fixe solidement une traverse de bois cylindrique le long d'une table. Deux vases pleins d'eau salée sont placés sur la table devant et au-dessous de la traverse; l'eau contient dans ces deux vases communique, par deux tiges et deux fils, avec un galvanomètre G extrêmement sensible. La sensibilité d'un pareil instrument est en raison du nombre de tours du fil métallique autour de l'aiguille: dans le galvanomètre de M. Dubois-Reymond, ce fil fait 24.000 tours. L'appareil étant ainsi disposé, l'expérimentateur saisit la traverse avec les deux mains et plonge les deux doigts indicateurs dans la solution salée. L'aiguille du galvanomètre reste immobile, car les courants électriques naturels qui ont lieu le long des nerfs des deux bras étant sensiblement de même force et agissant en sens contraire sur l'aiguille, celle-ci ne saurait se mouvoir. Mais que l'expérimentateur vienne à contracter énergiquement les muscles du bras droit en serrant la traverse, tandis que le bras gauche reste flasque et sans mouvement, aussitôt l'aiguille se dévie de l'ouest vers le sud, et décrit un angle de 30, 40 et même 50 degrés. Au moment où la contraction cesse ou s'affaiblit, l'aiguille revient à son point de départ. On attend qu'elle soit immo-



EXPLICATION DU BERNIER BÉBÉS  
Les descendants des croisés sont en fort petit nombre en France.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ord. Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.